

Mrs. DAISY CONE

L'INFLUENCE DE LA VIE FAMILIALE
SUR LE
DÉVELOPPEMENT DES CAPACITÉS



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION

71, RUE DE RENNES, 71

1929

L'INFLUENCE DE LA VIE FAMILIALE
SUR LE
DÉVELOPPEMENT DES CAPACITÉS

Mrs. DAISY CONE

L'INFLUENCE DE LA VIE FAMILIALE
SUR LE
DÉVELOPPEMENT DES CAPACITÉS



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION

71, RUE DE RENNES, 71

1929

*20135



A M. LE DOCTEUR H. WALLON

A MES ENFANTS

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS SUR L'INFLUENCE DU MILIEU FAMILIAL

I. — INTRODUCTION.

L'influence de la vie familiale semble si étendue et on peut considérer cette influence de points de vue si nombreux que le sujet est manifestement trop vaste et trop complexe pour une thèse de doctorat. Les difficultés se compliquent en outre du fait que le développement des capacités peut être considéré d'un point de vue sociologique, biologique, ou psychologique, et si l'on s'en tient à la psychologie, il apparaîtra assez mal aisé de choisir entre les différents points de vue qui jouent le plus grand rôle au moment considéré. Nous nous proposons toutefois de limiter l'influence qu'on peut attribuer à la vie familiale à des modes d'influences définis en ce qui concerne le développement de telle ou telle capacité. En outre, pour aborder le problème, nous devons nous inspirer d'une forme particulière de psychologie car les problèmes dont nous nous occupons sont, pour la plupart, ignorés des psychologues appartenant aux autres écoles ; nous nous bornerons à indiquer l'opinion des contemporains sur les idées générales qui touchent de plus près à notre étude. Enfin, notre point de vue sera limité par les considérations biologiques qui entreront dans notre sujet.

Nous étudierons les influences de la vie familiale d'un point de vue psychologique de telle sorte que le champ de nos recher-

ches se trouvera suffisamment limité. Notre étude sera réduite aux dimensions voulues pour une telle recherche de l'influence familiale par le fait que nous la rapporterons à un certain nombre de principes psychologiques nettement formulés et que nous allons maintenant aborder. Sans perdre de vue l'étendue et la diversité du sujet dont nous avons parlé, nous nous proposons de nous concentrer sur la recherche spéciale que nous estimons capable de contenir les données sociologiques et autres auxquelles une telle analyse psychologique doit se rapporter. Autrement dit, une théorie de la société, de l'éducation et de l'individu humain selon les modalités du développement mental doit découler de cette recherche. Notre recherche va se trouver limitée à certaines influences sociales dès que nous aurons défini de quelle manière psychologique nous devons aborder le problème.

II. — CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

En étudiant l'influence de la vie familiale sur le développement des capacités, nous admettrons que ces influences s'exercent tout d'abord dans le cadre domestique. Ceci concerne, en premier lieu, les parents, mais, en rapport avec cette influence, nous devons considérer tous les contacts directs de nature personnelle concernant, non seulement les nourrices, domestiques, gouvernantes, la famille et toutes les autres personnes capables de jouer un rôle auprès de l'enfant. Pour nous, ces personnes exercent une influence directe sur le développement des caractères essentiels de l'enfant. Les résultats d'une telle influence apparaissent dans les possibilités intellectuelles de l'individu telles que nous aurons à les décrire. Les activités ordinaires de la maison devront être considérées comme capitales. Les influences portant directement sur l'individu comprendront éventuellement, non seulement les effets attribuables aux membres ordinaires de la famille, mais encore ceux qui se rapportent aux frères et sœurs n'habitant pas régulièrement la maison ou encore aux compagnons de jeux et aux visiteurs adultes ; en effet, l'action que l'on peut attribuer à ces per-

sonnes, se montre quelquefois plus directement efficace que l'influence relevant des parents.

Nous admettons que l'individu, dès sa naissance, constitue le produit spécifique de son milieu familial ou de son hérédité et que ses capacités sont capables d'une croissance normale ou bien susceptibles de déviation, d'arrêts ou de traumatismes, qui nuisent à leur développement normal. On verra que ces caractères héréditaires, bien qu'arrêtés et pervertis sous l'influence de conditions défavorables, ne sont jamais modifiés autant que le type individuel peut être différent. Il apparaîtra évident qu'un caractère défini ne peut se substituer à un autre, qu'il n'y a pas augmentation des capacités mentales, bien qu'on puisse observer une différenciation variée. On verra que l'influence de la vie familiale peut, soit stimuler utilement la croissance normale de l'individu, soit arrêter, inhiber, traumatiser partiellement l'expression des capacités en question. Si les capacités innées ne peuvent être transformées, il peut y avoir des perversions fonctionnelles, des déviations de possibilités, notamment dans le cas où se forment de mauvaises habitudes qui se mêlent à l'expression personnelle. La vie de l'individu en découlera toute différente et devra être attribuée en grande partie aux circonstances domestiques.

Les caractères innés de l'individu devront être considérés comme formant sa nature originelle, son point de départ et, comme résultat de l'hérédité se trouveront fixés quantitativement et qualitativement par la lignée ancestrale que l'individu continue. Il faudra chercher ces caractères dans le domaine psychologique et considérer que les facteurs biologiques qui déterminent le type mental sont de nature fondamentale. Autrement dit, la qualité des chromosomes, modelés par l'hérédité de l'individu, détermine avec précision la qualité et la quantité des possibilités mentales de l'individu qui naît. Les chromosomes, principal véhicule de l'hérédité, ont été comparés par des auteurs récents aux protons et aux électrons qui forment la structure de l'atome : les constituants de l'atome forment des unités de structure comme les chromosomes produisent les unités de caractère. Ces caractères, à leur tour, s'intègrent de telle manière que le développement spécifique

d'un individu de type donné devient possible. Ils doivent s'accorder, dans le développement de l'organisme en croissance, avec sa structure psychique. Du point de vue psychologique, les traits de caractère innés remontent à la constitution originelle de l'enfant, déterminée neuf mois avant la naissance dans l'œuf fécondé, car ces facteurs ont développé le degré d'intelligence de l'individu comme son caractère propre (1).

Ayant à considérer les effets de la vie familiale sur les capacités ainsi données, nous n'avons pas à rechercher l'origine première de ces caractères; nous ne devons pas davantage considérer d'autres déviations possibles que celles attribuées à l'hérédité, sinon pour examiner des objections à cette façon de voir. Quelles que soient les divergences d'opinion sur ces points, il est clair que l'enfant présente à sa naissance des potentialités et nous devons considérer les effets du milieu extérieur sur ces capacités. Tant que l'enfant brillant devient un adulte brillant, tandis que le sot demeure sot, notre intérêt se porte sur les facteurs qui concernent le plus intimement sa constitution originelle. Une fois admis le fait que les différences individuelles sont indiquées physiologiquement dans le système nerveux et la structure mentale, notre recherche se trouve définie dès son début, en admettant que ces différences sont particulières ou spéciales par suite des dispositions des chromosomes dans la transmission héréditaire.

Le fait qu'il existe des différences individuelles, d'origine biologique, devient cependant plus facile à comprendre grâce à cette vision plus large que l'individu est doué d'une capacité générale d'intelligence désignée généralement aujourd'hui par les termes de « Quotient d'intelligence » (Q. I.) et qui est la mesure de sa constitution originelle. Ici, nous abordons un territoire contesté dans une certaine mesure car les définitions de l'intelligence varient de même que l'importance qu'on attache aux facteurs possibles d'une telle qualification. L'individu est doué, non seulement de cette capacité générale, mais de capacités particulières qu'on considère généralement comme des dons spéciaux. La relation des capacités particu-

(1) Cf. R. S. Woodworth, *Psychology* (1921, pp. 21-28).

lières à la capacité générale constitue un point de discussion pour les psychologues. Nous allons entreprendre de montrer, en nous basant sur l'opinion contemporaine, à quel point l'intelligence générale sert de base aux capacités particulières, de telle sorte que ces dernières augmentent en quantité et qualité, en puissance et en raffinement, quand la capacité générale est plus étendue. Ainsi, la capacité littéraire dont nous nous occuperons spécialement dans cette thèse, montrera un champ et une puissance plus étendus chez l'individu dont la capacité générale présentera un tonus plus élevé et une mesure plus large.

Nous admettons ici que la capacité générale mesurée par le quotient d'intelligence se manifeste par des dispositions particulières, grâce à quelque accentuation de la puissance intellectuelle, sous l'influence des facteurs qui sont en rapport avec l'hérédité et le rôle des chromosomes. Nous montrerons que les effets de la vie familiale sur le développement des capacités spéciales peuvent être ramenés à leur action sur les manifestations particulières de l'intelligence et l'expression de la capacité générale de l'individu. Nous montrerons que quand l'intelligence, dans son ensemble, ne peut se développer normalement, les manifestations intellectuelles se limitent selon le mode de l'influence familiale. A titre d'exemple nous montrons que quand un enfant, doué d'une grande imagination, naît dans une famille où toute manifestation imaginaire est mal appréciée et où nulle influence d'un ordre imaginatif ne tend à stimuler l'intelligence de l'individu, le développement de l'imagination est : 1° retardé ; 2° obstrué ; 3° lésé. Nous montrerons que cette lésion apparaît en grande partie, grâce à trois mécanismes négatifs : 1° Inanition (manque de stimulation) ; 2° Inhibition (formation d'influences restrictives) ; et 3° Déviation (perversion fonctionnelle) ; portant d'une façon définie, non seulement sur les processus imaginatifs de l'intelligence chez l'enfant, mais sur toutes les possibilités intellectuelles qui s'y rapportent (1). Ainsi l'ensemble des effets

(1) La description et la définition de ces processus, comme celles des mécanismes positifs auxquels ils se rapportent, sont empruntées à *Growing Into Life*, par D. Seabury, New-York 1928.

de la vie familiale sur le développement des capacités sera rapporté au résultat de cette précoce influence du milieu sur le développement des processus intellectuels particuliers qui sont nécessaires au fonctionnement d'une capacité, de même qu'il sera rapporté aux effets de cette influence précoce sur la manière dont la capacité générale atteint son expression. De cette façon, nous pourrions définir la capacité avec plus de précision et montrer avec plus de clarté comment fonctionne une capacité spéciale sur cette base générale déterminée héréditairement ou biologiquement. La théorie des tendances héréditaires et le fonctionnement des processus intellectuels dans leur accentuation et leur développement seront regardés comme un principe essentiel pour toute psychologie des capacités spéciales. Nous porterons une attention particulière aux séries d'événements et aux images mentales qui en résultent pour jouer le rôle décisif dans l'obstruction de la capacité littéraire.

III. — PLAN D'EXPOSITION

La thèse sera développée sur cette idée que les six mécanismes par lesquels les effets de la vie familiale jouent sur l'individu de manière à affecter le développement de ces capacités sont les trois mécanismes négatifs déjà mentionnés : inanition, inhibition et déviation et les trois mécanismes positifs : anition (stimulation des possibilités intellectuelles) ; concentration (application en un point et dégagement de la capacité intellectuelle) et direction (direction effective de la capacité intellectuelle selon sa nature propre). Ces mécanismes sont réalisés par trois types de réaction distincts, bien qu'en rapports réciproques, jouant chez l'individu et qui, de nature psychologique, possèdent également des effets physiologiques. Nous admettons que : 1° Toute inanition laisse les réflexes innés indéterminés et même dans certains cas, sous une forme passive ou statique, comme une semence qui dormirait dans du sable sec, sans humidité, lumière ni chaleur ; 2° Que l'inhibition réagit sur les réflexes innés de manière à produire une

suspension fonctionnelle et 3° Que toute inhibition a pour effet de gêner les réflexes dans le développement des processus intellectuels, d'où son action sur les capacités générales et particulières. En outre, nous admettrons que la déviation agit sur la structure de ces réflexes en pervertissant leur fonctionnement normal (1). D'autre part, nous prétendons que l'attention, la concentration et la direction agissent sur la forme des réflexes d'une façon favorable pour mettre ces réflexes en harmonie et amener un développement effectif des processus intellectuels par suite des capacités générales et particulières.

Les cas réservés à une étude spéciale serviront à soutenir cette façon de voir. Nous admettrons, en général, que partout où se produit un réflexe conditionnel apparaît une image mentale, positive ou négative. Par image mentale, nous désignons toutes formes d'impression sensorielle conservée d'une situation vécue, telle que : image visuelle avec le sentiment qui l'accompagne ou un souvenir tactile, gustatif ou olfactif, entrant dans la composition de cette image. Nous interpréterons les images mentales qui concernent particulièrement notre étude en relation avec les idées ou attitudes mentales fonctionnant au moyen des processus d'association. Nous considérerons les images négatives comme s'opposant au développement normal, tant quantitatif que qualificatif, des possibilités intellectuelles de l'individu et des possibilités de la nature humaine en général. Positives, ces images se montrent compatibles avec un développement humain normal et en harmonie avec le développement particulier des capacités générales et particulières de l'individu. Dans la mesure où elles sont négatives, ces images produisent, par voie de réflexes conditionnels, une constriction dans le système nerveux, une réaction sur les muscles lisses et les glandes endocrines et un trouble consécutif dans la nature fondamentale de l'individu pour créer un dysfonctionnement affectif et produire un arrêt ou une cons-

(1) Par là nous entendons « le fait d'être touché par une expérience malheureuse de sorte que les habitudes et les attitudes mentales soient modifiées par les craintes, les traumatismes, les punitions, les négligences, les répressions, les inhibitions, les inanitions et dominations » (D. Seabury, *Growing Into Life*, p. 684).

triction d'un genre particulier et défini des processus intellectuels ainsi que des capacités générales et particulières. Ces points étant implicitement admis, nous allons porter notre attention sur les conflits latents et les résultats manifestes, dans des cas spécifiques, sans nous arrêter à une analyse détaillée des conditions physiologiques.

Admettant la base biologique sur laquelle les principes psychologiques seront formulés et développés, nous prendrons en considération les diverses théories psychologiques qui s'opposent à ces conceptions. Il faut noter, par exemple, que la thèse concernant les capacités innées entre en opposition aiguë avec la négation qu'opposent les extrêmes behavioristes à toute capacité innée : talent, tempérament, constitution mentale ou caractère (1). Selon ce behaviorisme, chacun est sensé partir avec certaines aptitudes de comportement et on entend que l'individu, dans ses réactions, répond avec les différentes parties de son organisme. On objecte à cette façon de voir qu'elle accorde toute l'importance aux sollicitations précoces et qu'elle attribue toutes les différences individuelles à cette sollicitation ; ainsi on méconnaît entièrement toute distinction entre les caractères innés ou la nature originelle, et les conditions différentielles qui empêchent ou favorisent les capacités innées, selon le cas.

On peut opposer en principe que l'importance attachée aux facteurs biologiques implique une conception fataliste de la nature humaine. On a opposé la même objection à la valeur qu'on a voulu de nos jours accorder au quotient d'intelligence de l'enfant en supposant que le Q. I. ne saurait être altéré au moindre degré. C'est ainsi que Carr proteste contre ce fatalisme en considérant que le problème important consiste à corriger, prévenir ou contrôler plutôt que de définir le caractère inné de l'enfant (2). Carr attire l'attention sur le fait que le traitement par les extraits thyroïdiens améliore sans doute possible l'état des crétins. D'autres ont noté que les arriérés, restés longtemps en observation dans des institutions de l'Etat, ont présenté une légère amélioration de leur Q. I. en rapport

(1) Cf. J.-B. Watsonn, in the *Pedagogical Seminary*, June 1925, p. 294.

(2) H. A. Carr, *Psychology*, 1925, p. 417, 422.

avec leur début de travail dans des fermes et des ateliers. Ces critiques sont sans doute justifiées. Dans notre thèse, nous nous garderons du fatalisme en reconnaissant pleinement les facteurs de l'influence familiale, en classant les modifications qui résultent de telles conditions sous la rubrique des changements d'orientation. Par ces changements, nous entendons une transformation des habitudes à travers lesquelles les caractères innés réalisent leur fonctionnement. En outre, la nature réelle du caractère inné d'un individu n'apparaît pas avant que nous n'ayons compris ce que sont ces capacités dans leur expression adéquate. Une capacité innée est la mesure du pouvoir mental appartenant à cette capacité ; elle ne détermine pas ce que sera l'expression de ce pouvoir sous l'influence des conditions variables auxquelles l'individu est soumis. Si nous reconnaissons que ce n'est pas le Q. I. qui peut changer par les moyens thérapeutiques, mais que ces procédés se bornent à libérer la capacité de ses inhibitions et de ses perversions, ou bien à constituer un stimulant des possibilités intellectuelles, nous nous trouvons en présence d'un principe général extrêmement important. Nous pensons que toute influence extérieure, y compris les moyens thérapeutiques, n'agit que sur les habitudes par lesquelles l'intelligence et ses capacités peuvent s'exprimer. Nous comprendrons ce mode d'influence quand nous aborderons l'étude de cas particuliers chez lesquels les habitudes les plus décisives relevaient d'influences opposées à celles de la famille, influences qui jouèrent un grand rôle dans le développement de la capacité littéraire.

La relation entre la capacité dite innée et l'entraînement que quelques auteurs ont supposé, à tort, avoir agrandi cette capacité apparaît clairement si nous considérons un facteur particulier de la capacité littéraire tel que la mémoire. Jamés, il y a longtemps, signala que la mémoire dépend des connexions cérébrales, de telle sorte que sa qualité relève en partie du nombre et en partie de la durée de ces connexions (1). La capacité innée à retenir est invariable. Ainsi, s'il s'agit d'un homme remarquable, on peut supposer une étonnante capa-

(1) W. James, *Principles of Psychology*, 1890, vol. 1, p. 659.

cité à retenir. Cette capacité, à son tour, est nécessairement en rapport avec l'association. Toute amélioration de la mémoire, apparemment due à une augmentation de la capacité, n'est due, en réalité, qu'à l'élaboration des éléments associés. On peut améliorer les moyens habituels de retenir les faits, par exemple, en y portant une attention intensément sélective, ce qui n'implique en aucune façon l'accroissement de la capacité mémoire. C'est un point qu'il faut se rappeler quand on étudie spécialement les cas d'aptitude littéraire et que nous considérons avoir été suffisamment mis en lumière, selon les principes essentiels de la psychologie.

La distinction que James rend claire en analysant la mémoire doit être comprise dans tout ce qui touche à l'intelligence en général. La capacité intellectuelle représente l'ensemble des dons innés avec leurs qualités, qui a été rendu possible pour l'organisme donné. C'est ce facteur que les psychologues ont entrepris de mesurer au moyen des tests mentaux. Les tests donnent la mesure de la capacité intellectuelle en action. Ils ne mesurent pas une entité en général, comme si elle pouvait être perçue, vue, ou entendue comme telle. On suppose qu'en répondant à un test, l'individu exprime ou représente le maximum de ce dont il est capable (1). Dans ce sens, le comportement éprouvé ou l'action est déjà conditionné ; il implique à la fois la capacité innée et l'expérience préalable ou l'entraînement. C'est pourquoi nous voyons des spécialistes protester contre le trop grand rôle qu'on fait jouer aux tests expérimentés dans des conditions variables. Aussi Hamblin Smith, qui s'est spécialisé dans la mentalité des criminels en Angleterre et qui emploie les tests mentaux sans s'en laisser imposer par eux, relève le fait qu'aucune échelle d'intelligence ne donne une estimation exacte de ce qu'est l'état complet d'un individu ; elle ne mesure pas la loyauté, la bravoure, l'aptitude au commandement, ni les traits émotionnels, qui rendent un homme capable de marcher de l'avant (2).

Donc, dans notre analyse des individus-types, en ce qui concerne la détermination de la capacité littéraire, nous pren-

(1) F. N. Freeman, *Mental Tests*, 1926, p. 18.

(2) Th. *Psychology of the Criminal*, 1923, pp. 48, 54.

drons en considération l'individu complet, supposant la capacité générale définie avant toute expérimentation qu'on en peut faire dans la vie domestique. Nous nous efforcerons, en outre, d'éviter les confusions résultant des définitions actuelles de l'intelligence lorsqu'on oublie de faire une distinction entre la capacité innée, qui est déterminée en elle-même, et l'usage de l'intelligence développant et employant des aptitudes spéciales dans des conditions plus ou moins variables.

IV. — INTELLIGENCE ET TESTS MENTAUX

Mac Dougall regarde l'intelligence comme la capacité d'améliorer les tendances innées aux lumières des expériences passées de l'individu (1). Cependant, partir de cette considération, c'est négliger les différentes capacités innées ainsi que l'intelligence qui s'y rattache ; ces considérations préliminaires devraient être envisagées pleinement avant toute description : 1° des conditions dues au milieu et spécialement au milieu domestique ; 2° des modifications ou améliorations apportées par l'individu à la fois à ses capacités innées et aux conditions auxquelles il a été soumis. L'intelligence est donc en partie l'aptitude à améliorer l'expression des capacités spéciales par suite de la connaissance, une fois comprises les conditions premières, et spécialement quand ces conditions ont été défavorables. Tandis que la capacité innée que nous avons définie en termes biologiques se trouve fixée quantitativement et qualitativement, l'expression de l'intelligence dans les années où commence la conscience du soi, dépendra de nombreux facteurs soumis aux conditions domestiques.

Il nous faut cependant réserver une place aux formes d'intelligence qui se manifestent dans des conditions plus ou moins favorables, telles que : 1° le pouvoir de recevoir les impressions et d'y répondre ; 2° la capacité à conserver et à utiliser les expériences passées ; 3° le pouvoir de fournir une attention continue et un effort soutenu ; 4° la capacité à s'in-

(1) W. Mc. Dougall, *Outlines of Psychology*, 1923, p. 71.

téresser aux facteurs du milieu (1). Hollingworth, à la suite de James, réduit à deux le nombre des facteurs : 1° la puissance effective des détails présents se substituant aux contenus passés et 2° l'élargissement du champ en ce qui concerne la situation présente, de sorte que tous les détails significatifs puissent conjointement influencer ce qui doit suivre (2).

D'une façon générale, les psychologues fônt une distinction entre la capacité comprise comme un outillage organique et l'aptitude qui se rapporterait à l'habitude ou à l'usage de la capacité, grâce à l'entraînement (3). Ainsi nous sommes doués de la capacité de voir les formes ; nous développons l'aptitude à percevoir la valeur des formes par un usage progressif de cette capacité. De même, nos capacités de mémoire, d'imagination, de réflexion, sont innées ; la capacité est élémentaire ; c'est une unité relativement simple, indépendante de l'âge. Tandis que l'éducation peut provoquer le développement des aptitudes, elle ne saurait améliorer les capacités. Seashore, le premier, analyse les capacités motrices de fond et porte une attention spéciale au talent musical, comme exemple d'une aptitude spéciale, capable d'être soumise à des tests (4).

Les principes et les méthodes employés par Seashore dans l'étude de la capacité musicale au moyen des tests mentaux peuvent être utilisés dans l'étude des autres capacités spéciales. La psychologie de telles capacités peut être largement étendue. Cependant, les psychologues ont, pour la plupart, négligé ces études, spécialement nécessaires à la compréhension des capacités dont nous avons à nous occuper. C'est pourquoi nous devons chercher des informations sur des matières telles que le travail de création littéraire, en dehors du champ de la psychologie courante. La question se pose quand on dit qu'une personne possède une grande aptitude littéraire ou musicale. Dans le cas d'un artiste comme Kreisler, nous comprenons qu'une telle aptitude résulte d'un accroissement défini de pro-

(1) Analysis of intelligence, by G. H. Betts, *The Mind and its Education*, 3rd ed., revised 1923, p. 275.

(2) H. L. Hollingworth, *Psychology*, 1928, p. 467.

(3) C. E. Saeshore, *Introduction to Psychology*, 1924, p. 225.

(4) *Ibid.*, pp. 353, 401.

cessus intellectuels tels que l'imagination ; elle implique une coordination motrice, une mémoire auditive, un sens du rythme et d'autres facteurs constituant son aptitude de grand violoniste. Une étude de son cas amènerait à admettre que Kreisler hérita de ces augmentations de puissance intellectuelle, par conséquent de ses aptitudes musicales, dans la mesure où celles-ci ne sont pas manifestement dues à son entraînement. De même, on trouve une augmentation de capacité dans le cas des gens de lettres, et en général une intégration d'aptitudes qui serait aussi facile à découvrir que la capacité musicale, si ces aptitudes étaient analysées selon une étude spéciale.

Si nous continuons notre revue des opinions courantes, nous notons que Pillsbury admet que la qualité d'une particularité désirable chez un type individuel se trouve en corrélation étroite avec la qualité d'autres traits, également désirables (1).

La mémoire et la rapidité de réaction, dans le cas d'une expérience destinée à déterminer la capacité, se trouvent ainsi en relation étroite. D'autres psychologues ont montré des rapports intimes entre le caractère et l'intelligence pour ce qui est d'une capacité intellectuelle. Les expériences ont montré qu'une personne douée d'une intelligence remarquable, comprenant diverses particularités désirables, est capable d'exceller dans des caractéristiques significatives d'ordre émotionnel et *volitionnel*. Tel qui est éminent dans la productivité intellectuelle peut être favorisé en des points qui se confondent communément avec ce que nous appelons la personnalité dans le noble sens du terme. Les psychologues ont éprouvé de la difficulté à définir si la corrélation dépend d'une intelligence générale, comme suggère Spearman, ou de la coopération fonctionnelle d'un certain nombre de possibilités telles qu'une excellente capacité innée à retenir, une acuité à répondre aux excitations des divers sens, une rapidité à revivifier les éléments d'association et une rapidité dans les réponses motrices.

En général, cependant, il est clair, selon l'opinion contemporaine, qu'une haute intelligence s'accompagne au plus haut

(1) W. B. Pillsbury, *The essentials of Psychology*, revised ed., 1923, p. 391.

point des particularités grâce auxquelles cette intelligence peut être vue en action. Ce que les tests mentaux montrent quelquefois le plus clairement, c'est la facilité à exprimer les traits variés qui impliquent l'intelligence générale. Il serait moins aisé d'appliquer les tests courants aux personnes qui présentent une capacité littéraire marquée, car les tests actuellement en vogue sont moins applicables quand il s'agit des formes plus élevées d'intelligence, quand il s'agit, par exemple, d'une certaine diversité de l'intérêt, du travail de création, ainsi que des tendances multiformes du caractère, dont nous devons tenir compte en analysant des exemples particuliers. Il est réellement douteux que la vraie mesure de l'intelligence, chez un type essentiellement créateur, puisse être découverte par un test mental déjà mis au point. Nous pouvons nous demander, par exemple, ce qui serait advenu si J. F. Millet avait été soumis aux tests d'intelligence de Binet-Simon ou de l'Army Alpha ; Millet aurait-il été classé comme génie ?

Une personne versatile peut se trouver dans ces conditions que, très tôt dans la vie, ses intérêts soient centrés dans une direction, à l'exclusion des autres lignes de développement. Elle peut donc présenter une valeur spéciale pour les tests destinés à découvrir l'aptitude musicale, bien que sa tendance générale puisse l'avoir orientée dans la direction d'une aptitude littéraire beaucoup plus grande. Un autre individu sera connu pendant longtemps pour sa versatilité parce que les conditions de sa vie domestique et un entraînement consécutif ont favorisé un développement multiforme, sans concentration. Ordinairement, nous considérons un homme comme génial quand les conditions extérieures lui ont permis d'être unilatéral et hors du commun par opposition aux individus moins appréciés qui développent un talent spécial tout en s'assurant une expression multiforme, ceci en partie parce que très peu d'individus ont trouvé le moyen de développer à la fois leur capacité particulière et les traits alliés ou dépendants, tels que les facteurs émotionnels nécessaires à cette capacité.

Nous admettons que l'aptitude (le pouvoir de réaliser, l'habileté à agir en utilisant les talents de genres particuliers) constitue une expression de l'intelligence générale qui, en

d'autres termes, indique le génie d'un individu. Quelle est la signification précise du génie par rapport à la capacité littéraire ? Ceci apparaîtra si nous considérons le travail de création et la manière dont il s'accomplit. Le mot talent signifie communément l'aptitude à bien faire ce qui a déjà été fait tandis que le génie est supposé impliquer l'originalité, la faculté d'invention, la découverte, la création. On mentionne souvent l'originalité comme le fait essentiel du génie (1) ; de là l'importance qu'il y a à considérer dans quel sens la capacité littéraire, en tant que génie, se trouve conditionnée par les influences favorables ou défavorables de la vie domestique.

Nous observons aussi que les psychologues font un certain effort pour distinguer, d'une part, l'aptitude intrinsèque indiquée par les processus qui composent l'intelligence, c'est-à-dire les processus moteurs, imaginatifs, volitifs et rationnels qu'on découvre dans toutes les intelligences de type normal ; d'autre part, les aptitudes à la mécanique, à la musique et aux mathématiques pour lesquelles nous différons particulièrement (2). Beaucoup d'auteurs ignorent les aptitudes sensorielles et motrices et font peu attention aux traits du tempérament et aux caractéristiques volitives ; ils ne peuvent juger un individu que selon ses qualités intellectuelles. Dans cette dissertation, nous considérerons l'individu comme un tout, en comprenant particulièrement les éléments émotifs de son caractère originel, qui sont souvent de première importance chez les individus inhibés ou contrariés dans leur entourage.

Des psychologues contemporains manifestent une tendance à modifier le behaviorisme, qui était sérieusement en vigueur un moment, en admettant à la fois la capacité innée et les faits de comportement et en laissant une place au conditionnement des réflexes qui permettent à l'intelligence générale d'entrer en action. Ils reconnaissent donc davantage les mouvements innés sans lesquels ce conditionnement serait difficilement compréhensible. Ainsi Dashiell prenant en considération la structure fondamentale de l'intelligence, continue sa descrip-

(1) Cf. A. Bain, *On the Study of Character*, 1861, pp. 307, 323, 327.

(2) Voir notamment Carr, *op. cit.*, p. 396.

tion de la vie mentale en faisant appel aux mouvements innés et aux réactions imitées qui rendent le comportement possible et en général l'apprentissage (1). Beaucoup de craintes, par exemple, sont des craintes conditionnelles. Le facteur d'énergie dans le comportement humain relève primitivement de la mise en liberté de forces venant de l'intérieur et ceci s'accompagne de l'organisation de l'énergie, des tendances, en des voies définies d'expression répondant aux intérêts de l'individu, à ses désirs, à son idéal. Le comportement humain dépend des tendances organiques et des mobiles qui en dérivent mais le fil central, défini comme comportement intelligent, est la *capacité* d'acquérir et de perfectionner de nouveaux modes d'adaptation. Sans cette capacité, le développement ne pourrait se faire. La classification de Dashiell diffère manifestement de celle de Carr, en particulier, par le fait que nos capacités innées se répartissent en trois groupes : social, mécanique et abstrait (pouvoir de généraliser et de manier des principes généraux) (2). Nos capacités étant admises, nous pouvons procéder à l'analyse des processus mentaux tels que l'acquisition, la variation, la sélection, la fixation et l'intégration ; puis à l'analyse des données abstraites de la personnalité comme la constitution physique, la motilité, le tempérament (rapidité, intensité, stabilité, attitude émotionnelle), motivation et sens social ; ceci, dans la mesure où cette forme de psychologie doit être analysée.

On peut citer Warren comme l'un des psychologues qui, ayant des tendances au behaviorisme, trouve cependant des objections fondamentales au point de vue behavioriste : il définit l'intelligence selon la capacité qu'a l'individu de s'écarter du comportement d'imitation et d'acquérir de nouveaux modes d'action (3). La formation de l'habitude procéderait : 1^o par acquisition, en établissant des connexions nouvelles dans le système nerveux, processus qui implique des inhibitions aussi bien que l'accommodation et la diffusion de l'énergie

(1) J. F. Dashiell, *Fundamentals of Objective Psychology*, 1928, pp. 192, 326.

(2) *Ibid.*, p. 319.

(3) H. C. Warren, *Elements of Human Psychology*, 1922, p. 251.

dans l'adaptation à des situations variées et, 2° par fixation, en fortifiant ces connexions nouvellement acquises, processus qui implique comme facteurs la répétition,⁽¹⁾ l'intensité, le fait d'être récent et le conflit. L'analyse de Warren se rapproche du point de vue que nous adoptons ici, dans la mesure où il donne de l'importance aux attitudes mentales développées d'après les aspects variés du milieu (1). Warren signale que ces attitudes deviennent bientôt des moyens de percevoir et de penser stéréotypés et fixés, par exemple, en ce qui concerne l'attitude cognitive en général. Le caractère affectif ou tempérament peut cependant se développer d'une façon plus ou moins indépendante. La personnalité dans son ensemble comprend l'organisation mentale tout entière à un stade donné de développement avec non seulement le tempérament et l'intelligence, mais encore l'habileté et la moralité (due à l'entraînement social). L'individu est placé en face du problème de contrôler plus ou moins ses actes dans les diverses situations où il se trouve en tenant compte que ses attitudes ont laissé des traces profondes et durables dans le système nerveux en raison des répétitions fréquentes d'expériences auxquelles il a répondu ou contre lesquelles il a réagi. D'un côté peut résulter une conformité à un modèle donné ; d'un autre côté, l'attitude prise peut impliquer un état émotif, subconscient ou réprimé, se développant en un complexe et influençant ses pensées et ses actions. Nous trouverons que la situation, ici décrite par Warren, s'éclaire en étudiant les cas où l'on note à la fois la conformité et la répression.

Nous pouvons résumer les tendances de l'opinion psychologique actuelle au sujet des capacités innées et de leurs modes d'expression selon des modèles conditionnants en revenant un moment à un psychologue plus ancien. Stout décrit les aptitudes congénitales impliquant des attirances congénitales aujourd'hui appelées *drives* en considérant particulièrement les dispositions spéciales qu'a l'individu à poursuivre un but par des moyens d'activité productrice capables d'entrer en jeu seulement dans des conditions appropriées (2). Les dispo-

(1) H. C. Warren, *Elements of Human Psychology*, 1922, p. 330.

(2) G. F. Stout, *Analytic Psychology*, 1896, vol. 2, p. 102.

sitions concomitantes sont, dans l'analyse de Stout, physiologiques, psychiques et psychophysiques, ce qui revient à dire que les tendances ou les appels des dispositions relèvent de la nature totale de l'individu et non de ce que les psychanalystes appellent *Libido*. Il faut prendre en considération toutes ces tendances si nous voulons comprendre les modifications d'attitude d'un individu au fur et à mesure que son développement passe d'un stade à l'autre. Il faut alors envisager : 1° l'intelligence générale ou la capacité innée en sa large acception ; 2° les capacités spéciales appelées généralement aptitudes par les psychologues contemporains ; 3° les tendances de dispositions, les habitudes, les attitudes ; et 4° les conditions imposées à l'individu par sa vie domestique et son éducation première au moment où ces impulsions innées commencent à affecter son comportement inné. Par ce moyen, nous commençons à avoir une vue psychologique vraiment complète.

V. — LA CAPACITÉ LITTÉRAIRE

L'influence de la vie familiale apparaîtra plus nettement si nous accordons une étude spéciale à un groupe de capacités que nous aurons choisi en ne nous rapportant aux autres capacités que par voie de comparaison. On peut choisir parmi des groupes de capacités dites musicales, mathématiques, d'exécution, mécaniques, artistiques et littéraires. Nous avons choisi ces dernières comme les plus capables de montrer les relations grâce auxquelles apparaîtront les influences les plus immédiates et les plus évidentes de la vie familiale. Notre étude sera en quelque sorte un plan en relief par rapport aux éléments qui entrent en jeu dans les autres capacités. Il faut noter que ce groupe comprend deux capacités que les psychologues ne mentionnent pas d'habitude : Capacité artistique et Capacité littéraire et qu'on n'y fait mention d'aucune capacité abstraite ou sociale en soi, bien que la capacité sociale soit censée imprégner la nature humaine de toute façon et que le pouvoir d'abstraire ou de généraliser soit supposé en connexion avec les capacités intellectuelles chez certains types d'intelligences.

Chacune des capacités choisies dans le groupe ci-dessus fait jouer les pouvoirs intellectuels principaux que nous avons mentionnés en résumant l'opinion contemporaine.

La capacité musicale a été plus précisément étudiée par quelques psychologues, notamment Seashore qui a mis au point les tests les mieux connus pour cette capacité ; nous devons nous rappeler que la capacité musicale peut s'associer à la capacité littéraire et que l'éducation musicale peut affecter l'expression de la capacité littéraire en quelques points, mais la capacité littéraire implique l'usage de la langue, de la pensée, de la création de l'image mentale, de la mémoire, de telle manière que ces rapports avec les influences de la vie familiale peuvent être plus directement suivis. D'ailleurs la relation avec les réactions émotives s'observe mieux que pour les capacités mathématique, mécanique, etc.... bien que la capacité littéraire puisse s'affilier avec l'une de celles-ci, par exemple avec la capacité mécanique, et la capacité d'inventer et d'utiliser les images mentales qu'elle comporte chez les esprits du type créateur. Le don d'invention peut appartenir à toutes ces capacités et peut être étudié en lui-même par rapport au travail de création en particulier, mais la connexion est au moins aussi étroite dans le cas de la capacité littéraire. Nous reviendrons à la question du don d'invention en rapport avec le don de création après avoir envisagé les cas spéciaux à la lumière de l'influence domestique qui comporte une relation directe avec le développement du littérateur dans le sens de la création.

Nous aurons maintenant à examiner les effets de la vie domestique, de l'attitude des parents, de l'atmosphère sociale de la maison et du milieu en général, sur le développement de la capacité littéraire. Nous considérerons ces influences en examinant les effets directs sur le jeu des images dans la pensée et le matériel de la mémoire, dans la mesure où ces influences peuvent amener une limitation dans le fonctionnement du quotient intellectuel et dans les capacités générales ; nous examinerons aussi dans quelle mesure ces influences peuvent comporter des trouble émotifs et un obstacle à une possibilité intellectuelle, y compris l'inhibition du travail créateur dans le champ littéraire. Nous admettons qu'autant l'attitude des

parents, l'atmosphère domestique et le milieu primitif en général, se montrent favorables au développement de la capacité littéraire, l'expression de cette capacité se développe jusqu'à devenir un don normal fonctionnant activement. Nous ne mentionnerons pas le quotient d'intelligence dans les cas envisagés car nous voulons attirer de préférence l'attention sur les facteurs qui jusqu'ici n'ont pas été mesurés. D'ailleurs le quotient d'intelligence déterminé comme il l'est d'ordinaire constitue un guide moins sûr dans des cas du genre de ceux que nous allons étudier. En considérant les influences de la vie domestique, qui furent particulièrement nuisibles, nous ne manquerons pas de les opposer à ce qui s'est produit dans la vie extra familiale lorsque la capacité littéraire n'a pas rencontré d'obstacles, quand des possibilités bien plus grandes se sont offertes à l'expression de l'intelligence et quand des conditions ont rendu possible, plus tard, une production littéraire étendue.

Nous pensons que ces influences précoces affectent l'individu par voie d'anition de manière à produire une stimulation ou à éveiller l'attention pour des intérêts littéraires ou encore à diriger les processus intellectuels qui sont impliqués dans ce genre d'expression. Mais quand le milieu primitif, l'atmosphère familiale et l'attitude des parents ont été opposés ou défavorables à l'épanouissement de la capacité littéraire, deux processus définis peuvent avoir résulté. D'abord quand les influences défavorables ont été plus fortes que les dons de l'individu, l'inhibition, le conflit et l'arrêt des processus intellectuels ont arrêté la croissance et le fonctionnement de cette capacité. En second lieu ces arrêts peuvent comporter une inanition ou manque de stimulation des processus intellectuels de sorte que le don littéraire reste en sommeil comme une graine dans un sol sec, froid et stérile. Mais les conditions défavorables du milieu familial primitif ne produisent pas toujours un arrêt complet ou une inhibition totale de la capacité ni une stagnation absolue des processus intellectuels selon lesquels la capacité peut fonctionner : dans certains cas l'activité en question est déviée et quelquefois se complique de névrose, c'est-à-dire que, dans certaines conditions, l'activité résultant de cette

capacité fonctionne d'une manière partielle ou seulement sur un mode en rapport avec des démarches intellectuelles anormales. Nous pensons toutefois que dans tous les cas où la capacité a souffert d'inanition, d'inhibition, de déviation ou d'une perversion névrotique sérieuse, le don lui-même n'est pas atteint d'une façon permanente. Sa croissance a été retardée ou son mode fonctionnel est devenu anormal pour un temps. D'ailleurs, nous proposons d'admettre que grâce à une investigation psychologique aboutissant à une connaissance profonde des cas donnés, des moyens peuvent être découverts de délivrer la capacité de ses entraves. Il n'appartient pas à une thèse comme celle-ci de formuler une technique ; nous mentionnons la possibilité d'un soulagement capable d'augmentation pour indiquer le point de vue général ressortant de l'étude des cas types que nous allons examiner. Une fois admise l'existence de telles entraves, découvertes par l'étude de cas variés, nous en tirerons des conclusions dans l'étude de la capacité littéraire telle que nous l'avons déjà tracée. L'étude de cas concrets et la comparaison des résultats précis obtenus dans chacun des exemples particuliers, ont servi à situer ces principes psychologiques sur une base certaine. Toutefois, sans entrer dans les détails de considérations quantitatives, nous aborderons directement les résultats certains de ces cas spéciaux en soulignant suffisamment ces types personnels pour montrer leurs traits distinctifs, pour indiquer quels auraient été les résultats si ces individus avaient été autrement traités chez eux ainsi que la qualité essentielle de leur type et de leur œuvre.

Pour faciliter l'étude, nous distinguerons les influences domestiques selon leur pouvoir objectif sur l'individu et le contenu subjectif qu'elles produisent en lui. Le terme subjectif est employé ici par rapport à l'esprit normal bien que dans certains cas la subjectivité soit accompagnée d'introversion et puisse s'associer à un état névrotique. Les influences objectives attribuables au milieu domestique, notamment dans le cas d'une attitude hostile des parents, exercent leur pouvoir, que l'individu soit conscient ou non de telles influences. Mais dans la mesure où l'individu est déjà conscient d'une telle attitude

il est affecté, non seulement par les facteurs positifs décelés dans ces processus actifs, mais encore négativement, selon des moyens qu'il ne peut comprendre tant qu'il n'arrive pas à s'en libérer. On observe alors une combinaison des facteurs en jeu, stimulant ou modifiant la croissance des processus intellectuels en question. D'ordinaire, l'individu n'est conscient que de l'effet complexe, non de ses éléments ni de ses causes, bien qu'il puisse être péniblement averti de troubles et de conflits. Dans le groupe des facteurs objectifs, nous devons aussi faire entrer des éléments comme la situation et l'état de fortune de la famille, de même que la nature, la qualité, la quantité de l'alimentation, du vêtement et du logement. Ainsi la qualité, l'abondance de la nourriture, qui affectent la santé, la vigueur de la constitution ou qui causent un état d'intoxication ou des modifications glandulaires, relèveront en partie de ces facteurs ; les goûts personnels de l'individu en seront déterminés en partie. De même, la qualité des vêtements affecte les goûts personnels, les façons de se présenter et exercent un effet consécutif sur les réponses subjectives à la vie familiale en général. La qualité, les dimensions, le luxe de l'habitation exerceront leur influence de la même manière et modifieront l'expression de la capacité littéraire lorsque l'individu en arrivera au moment de choisir un sujet. Evidemment, la même relation générale apparaîtra en ce qui concerne l'élargissement du champ objectif pour contenir la vie scolaire et ce qui l'accompagne, les circonstances du dehors en général, l'emplacement de la maison dans la ville, les faubourgs ou la campagne ; la liberté d'action rencontrée pour se déplacer, pour prendre contact avec les objets matériels : automobiles, moyens de transports publics sur terre et sur mer, accessoires de sport, objets de voisinage tels que des arbres, un jardin, des animaux, en somme tous les facteurs affectant directement le niveau économique et social de l'individu. Nous pensons cependant que la plupart de ces facteurs objectifs sont de moindre importance dans le développement de la capacité littéraire. On peut en dire autant des influences qui relèvent du développement concomitant des autres capacités avec lesquelles la capacité littéraire peut être comparée.

Beaucoup de ces influences objectives agissent indirectement, notamment par leur effet sur la santé, la force et la liberté d'action de l'individu en général. Le facteur direct est celui qui affecte le contenu mental de la capacité littéraire plutôt que l'étendue et la valeur de son développement ultime.

Les influences du milieu primitif, l'atmosphère domestique et l'attitude des parents prennent une importance majeure dans la mesure où elles conditionnent le développement de la capacité littéraire venant du dedans. A la catégorie des facteurs subjectifs appartiendront toutes les tendances, intentions, projets, mobiles, modes de conduite, croyances, idées, plans, et particulièrement les attitudes de l'individu. Ceux-ci sont dans une grande mesure entretenus par les parents et par d'autres personnes adultes dans la mesure où leurs modèles de pensée et de comportement sont déposés dans l'enfant. Ainsi le contenu subjectif comprendra les influences dues aux punitions infligées, à tous les chocs, les expériences productrices de crainte, tous les modes d'éducation morale et intellectuelle, toutes les idées religieuses et sociales apportés soit par l'intermédiaire direct des parents et d'autres personnes adultes, soit indirectement par les circonstances générales de la maison, produisant une impression sur l'enfant. Comme les effets de toutes ces influences en action s'enracinent à l'intérieur de l'individu et comme l'individu est capable, avec le temps, d'identifier ses influences à lui-même, les états qui en résultent affecteront à la fois le développement de la capacité littéraire et les réactions émotives définies en relation intime avec son développement général, de même que la quantité concomitante des images symboliques d'origine inconsciente et les mécanismes d'association qui mettent en connexion les images mentales avec certains réflexes conditionnels du système nerveux. Si ces phénomènes subjectifs sont d'un genre favorable, ils tendront à stimuler les processus mentaux nécessaires comme on l'a vu, et nous assisterons à une accélération de développement comparable au stimulus alimentaire agissant sur la croissance des graines. Nous soulignons ici la possibilité normale de développement de façon à faire appa-

raître par contraste ce qui arrive quand les phénomènes subjectifs sont particulièrement défavorables.

Il est aussi important de noter que c'est au moyen de la mémoire que l'esprit retient tout ce matériel subjectif favorable ou défavorable. C'est une décharge de ce matériel mnémonique dans des réponses comme l'individu peut en faire en présence de ce que nous décrirons comme son expression subjective. En outre, ce sont ces décharges mnémoniques, avec leurs états passagers que l'individu identifie comme siens. En conséquence, on observe des tendances dominantes ou définies dans la vie subjective causées par le rappel des attitudes parentales, attitudes qui affectent les processus mentaux de l'individu. Dans la mesure où ces processus se rassemblent ou se concentrent par rapport à la capacité littéraire, ils deviennent particulièrement significatifs. Il y a direction directe ou discipline de la capacité dans la mesure où la stimulation et la concentration sont augmentées, bien qu'il soit très probable que dans le cas d'une direction ou d'une éducation excessives la facilité se trouve augmentée plus que la profondeur. Quand l'influence est très défavorable, les inanitions ou les stagnations qui en résultent peuvent être telles que le développement de la capacité et de ses processus mentaux concomitants n'est pas seulement affecté mais que les réactions émotives, les images mentales et les réflexes conditionnels qui s'y associent dans le système nerveux peuvent tendre à produire des manifestations névrotiques définies, connues sous le nom de négativisme. Ces mécanismes seront classés sous les termes de : 1° *identification* (transfert des sentiments négatifs d'une expérience passée avec associations désagréables à l'expérience présente) ; 2° *condensation* (associant une personne, une chose ou un événement désagréable du présent avec plusieurs expériences similaires du passé en s'étendant considérablement sur l'expérience présente) ; 3° *rationalisation* (rapportant les effets d'une attitude névrotique et justifiant le point de vue anormal au moyen de quelque fait minime et peut-être réel) ; 4° *compensation* (construction de subterfuges, consolations et substitutions, sur lesquels se porte l'attention en se détournant de la vie réelle) ; 5° *introversion* (attendrissement sur soi-

même, autisme, fantaisies imaginaires et autres activités centrées sur elles-mêmes et de types anormaux (1). Nous admettons que le contenu émotif et ce qui reste des expériences du milieu primitif, fonctionnant à travers des images négatives et associé aux réflexes conditionnels, mettent ces mécanismes négatifs en mouvement et par là conditionnent le fonctionnement de l'esprit tout entier.

VI. — LA PERSONNALITÉ

On observera qu'en approchant ainsi de l'étude de la personnalité humaine, considérée comme un tout, la base biologique sur laquelle repose cette façon de voir se rattache plus directement au caractère que n'impliquent les définitions conventionnelles. Nous avons supposé qu'un esprit individuel possède un caractère sensible aux influences que nous avons énumérées dans la mesure où ces modes de sentir, de penser et d'agir, révèlent une unité, une constance et une individualité distinctives (2). Cependant, cette unité ou cette constance peuvent n'être pas encore atteintes chez des sujets qui ont rencontré des conditions si défavorables dans la vie domestique que leurs capacités restent encore virtuelles. En outre, selon que le caractère est défini par les sentiments et les croyances dominants de l'individu ou par le système entier de tous ses sentiments et de tous ses complexes, inconscients et conscients, l'organisation entière de ses dispositions, et si l'on admet que dans les deux sens du terme le caractère change (3), nous négligeons encore le fait qu'il existe une capacité innée associée à une tendance innée et soumise aux mécanismes qui tendent à encourager ou à décourager l'unité ou la constance. Même quand on dit que le caractère « représente le mode habituel de conduite d'un individu », qu'il lui confère une certaine inclinaison, une position, une facilité à réagir à son milieu, en apportant la qualité stabilisatrice de la personna-

(1) Cf. Seabury, *op. cit.* p. 684.

(2) Baldwin's *Dictionary of Philosophy*.

(3) C. K. Ogden, *The Meaning of Psychology*, 1926, p. 256.

lité (1), on ne prête aucune attention au fait que cette faculté à réagir est un produit mixte de facteurs subjectifs et objectifs dont quelques-uns (les influences objectives défavorables) peuvent être loin d'agir dans le sens d'une stabilisation. D'autre part, quand on affirme que le caractère représente « la manière selon laquelle un homme est habitué à agir », par exemple, en dépensant son argent avec répugnance ou en s'exposant volontiers à un danger physique de manière à être avare dans un ensemble de circonstances ou courageux dans un autre (2), on s'approche de notre point de vue. On admet, en effet, que les réponses variées « dépendent du caractère des mécanismes selon lesquels les régions supérieures du système nerveux sont préparées et principalement du degré relatif d'organisation des mécanismes innés ou instinctifs ». Ainsi dans un caractère puissant la persistance des déterminations sera importante à considérer ; il s'agit des qualités héréditaires et innées et de la particularité structurale du système nerveux : le caractère est une capacité héréditaire.

Si nous admettons avec Mercier que l'individu, au cours de son développement, « passe à travers toutes les séries de formes extérieures par la succession desquelles ses ancêtres atteignirent le stade humain », nous devons compléter le tableau en regardant le caractère du sauvage comme « superposé à celui du singe », et en notant la présence, chez l'enfant, de tendances combattives, imitatives, destructrices, cruelles et menteuses. Nous avons intentionnellement laissé de côté les questions ultimes concernant l'origine des tendances, au delà de la base biologique déjà établie. Cependant, si nous sommes prêts à comprendre pourquoi la réaction des parents est souvent d'un caractère si négatif ou si punitif, nous pouvons bien enregistrer le fait que les tendances, de nature animale, provoquent ordinairement de telles réactions et aussi le fait que l'effort des parents pour amener les enfants à se conduire convenablement présuppose souvent ce jugement que les enfants sont de petits animaux.

Mercier attire aussi l'attention sur le contraste bien connu

(1) M. K. Thompson, *The Springs of Human Action*, 1927, p. 6.

(2) C. A. Mercier, *Psychology: Normal and Morbid*, 1901, p. 342.

entre la délibération et la détermination chez les adultes, d'une part, et la manière instantanée selon laquelle les instincts trouvent leur expression dans l'enfance, d'autre part ; d'où la nature impulsive et passionnée, si caractéristique de l'enfance. Le désir sexuel, l'amour, la pudeur, la jalousie et d'autres manifestations instinctives apparaissent dans le caractère au moment de la puberté. Plus tard, des instincts sociaux de différentes sortes s'éveillent à l'activité : le désir d'approbation de même que le mépris des conventions. Il est important de noter l'apparition de ces éléments constitutifs de la nature humaine, selon les stades successifs, car les réactions négatives du milieu familial proviennent de ce qu'on a méconnu la signification des activités nouvellement éveillées.

Si nous disons avec Adler que « très peu d'individus ont jamais réussi à modifier le comportement type de leur enfance bien que dans leur vie d'adulte ils se soient trouvés dans des conditions absolument différentes » (1), nous devons encore prendre en considération les modifications que subit ce comportement type en passant de l'enfance au début de l'adolescence, puis en se transformant à la fin de l'adolescence et jusqu'à la maturité, car les membres de l'entourage domestique réagissent en grande partie aux apparences. Il est certainement vrai, comme le prétend Adler, que tandis qu'une personne semble changer son schéma de comportement en en adaptant les éléments à son genre de vie, comme on fait une mosaïque avec des petits morceaux de pierre, elle ne fait que retourner, contourner ou même détourner ses expériences pour s'adapter parmi la complexité de ses activités agressives et tendant à la sécurité. Par notre hypothèse, nous savons ce qu'est le type de comportement et pourquoi il ne peut être modifié, mais si nous prétendons aussi, avec Adler, « que la vie psychique d'un homme est déterminée par son but », son but étant à son tour déterminé « par ses influences et ses impressions que le milieu fournit à l'enfant » (2), nous devons faire d'amples réserves sur le développement ultérieur de la capacité innée quand, dans le cas d'une enfance extrêmement

(1) A. Adler, *Understanding Human Nature*, Eng. trans. 1927, p. 7.

(2) *Ibid.*, pp. 11, 18, 19.

défavorable, cette capacité n'a aucune chance de déterminer le but. L'enfant peut bien lutter pour compenser son infériorité, mais, dans la classification qui précède, nous avons placé la compensation dans la liste parmi d'autres mécanismes.

Adler trouve que le sens social et la lutte individuelle pour la puissance et la domination influencent toute l'activité humaine et empreignent l'attitude de chaque individu luttant pour la sécurité ; de là, en opposition avec Freud, il conclut que la vie amoureuse de l'enfant est toujours dirigée vers les autres et non sur son propre corps. Dans ce sens du terme, le sens social est le critérium de valeurs humaines. Cette conclusion nous conduit à la conception étendue de notre thèse en opposition avec la conception très restreinte de la psychanalyse. Nous n'avons pas ici à nous occuper de cette libido que les psychanalystes regardent comme le moteur central. Cependant Adler néglige le rôle joué par l'hérédité, quand il affirme qu'il est possible d'évaluer le caractère d'un homme en connaissant seulement son milieu (1). La vie, prétend-il, « n'a pas qualité pour modifier un être humain bien qu'elle paraisse le faire quelquefois ». Nous éviterons toute affirmation semblant vouloir limiter ce qui peut être fait. Le sens social d'une période diffère du sens social d'une autre, notamment quand le jeune individu devient plus capable de tourner vers le dehors ses affections à la fin de l'adolescence et quand, en se découvrant profondément, il réagit contre son éducation. De même les luttes qui partent de l'intérieur diffèrent selon la période. Plus nous attachons d'importance à l'effort pour être compris quand il s'agit de la capacité littéraire d'un individu, plus nous sommes capables de qualifier son sens social car la réalisation de soi-même, comme nous le verrons, constitue aussi un critérium.

(1) A. Adler, *Understanding Human Nature*, Eng. trans., 1927, p. 170.

VII. — PSYCHOLOGIE SPÉCIALE

Nous compléterons cette partie de notre exposé en revenant à la psychologie contemporaine, c'est-à-dire à la forme de psychologie sociale qui se rapproche le plus du point de vue de notre étude. Par opposition aux psychologues qui admettent sans critique des influences sociales multiples dans le cadre domestique et dans d'autres situations sociales, en supposant l'existence d'un esprit social, d'où une psychologie des mœurs, Allport démontre avec évidence que c'est invariablement l'individu qui adopte des aptitudes à l'égard des groupes sociaux et par conséquent que la psychologie sociale se réduit à la psychologie des individus dans des conditions variées. Allport modifie le behaviorisme en faisant appel à sa conscience, en insistant sur les attitudes mentales et sur certaines influences domestiques qui sont si importantes pour notre thèse. Un bref rappel de quelques-uns de ces principes nous permettra de compléter la description de la base psychologique générale que nous supposons; *à priori*, en étudiant des cas spéciaux de capacité littéraire.

Admettant que le don inné comprend : 1° des capacités comprises en tant que facteurs cérébraux et plasticité du système nerveux ; 2° des caractéristiques physiologiques (comme la vitesse de réaction, la coordination) ; et, 3° des caractéristiques morphologiques (taille, poids, proportions du corps, défauts, difformités, etc.), Allport étudie l'individu par rapport aux tendances, aux sollicitations de l'habitude, aux réactions envers soi-même et envers les autres, en même temps qu'à la spécialisation, aux compensations et aux dispositions pour les particularités du don. Il accorde la valeur centrale à un trait de la personnalité, souvent négligé par les psychologues, l'expression personnelle (self-expression), qui comprend non seulement les tendances innées avec les compensations comprises dans leur développement, mais encore les tendances à l'extraversion ou l'introversion, de même qu'une tendance à dominer ou à se soumettre, et une tendance, soit à l'expansion, soit

à la restriction (1). L'impulsion et l'inhibition internes sont toutefois prises en considération, de même que le tempérament avec son niveau émotif caractéristique. Un individu peut être caractérisé par sa ténacité à persévérer en une certaine ligne d'action, malgré tous les obstacles et les désagréments. Le développement de ses capacités innées doit être compris comme une organisation particulière et une fonction des nerfs, des muscles, des glandes et d'autres facteurs associés, mais de première importance est la relation entre les tendances et les aptitudes spéciales de même que les habitudes qui fixent la tendance aux occupations. Ainsi, un jeune individu peut trouver du plaisir à consacrer son travail au perfectionnement de ses talents particuliers, de sorte que la vocation et la tendance coïncident, mais dans l'intégration des tendances, les plus fortes peuvent se trouver au service des plus faibles ; par exemple, quand surviennent des habitudes de dissipation et de paresse, quand l'individu dépense une partie de son énergie à combattre des tendances insubordonnées, tout particulièrement quand, dans des conflits avec le milieu social, il y a retrait de la réalité. Ainsi, une tendance compensatrice peut s'accompagner de multiples falsifications et attitudes de défense avec, comme conséquence, la culpabilité, l'introversion, la restriction générale, le tout accompagné d'images négatives et de rêveries. En ceci, les recherches d'Allport coïncident avec celles de Warren par l'importance attachée aux attitudes mentales. Ayant adopté des motifs de substitution par suite d'une insuffisance dans l'expression personnelle, l'individu peut s'accoutumer à une attitude de soumission remontant à l'enfance. La simple capacité d'expansion n'indique pas naturellement l'expression désirable d'une aptitude spéciale car un individu expansif peut mettre en avant ses vues et ses caractéristiques privées, même ses défauts, à toute occasion ; il peut être très obstiné, mais la restriction signifie positivement que la personnalité est maintenue à l'arrière-plan, de telle sorte que non seulement les défauts, mais aussi les talents, se trouvent dissimulés avec un degré minimum de réelle expression per-

(1) A. Adler, *Understanding Human Nature*, Eng. trans., 1927, p. 103.

sonnelle. L'homme qui va de l'avant dans l'expression personnelle peut être modifié par l'influence sociale : ses réflexes prépondérants, purement égoïstes, peuvent être modifiés par un contact social constant, s'opposant à l'originelle recherche personnelle de la nature humaine. Les influences sociales l'atteignent sous forme de suggestion ; chaque suggestion normale façonne son attitude sur quelque tendance profonde déjà présente, mais tandis que l'individu qui entre ainsi en contact actif avec ses semblables se trouve naturellement conditionné par eux, le même conditionnement n'en reste pas moins un fait dans le cas des personnes restreintes dont l'attitude de conformité diffère, parce que leurs réponses sont profondément différentes.

Si, comme le prétend Allport, il existe une tendance fondamentale de la part de chaque individu à tempérer ses attitudes par considération pour l'attitude des autres, l'éducation première ayant établi en nous tous une tendance à éviter les extrêmes dans les vêtements, les manières, les croyances, etc., les facilités sociales de l'individu qui adopte une attitude de restriction se complique à la fois des conflits latents et des réactions de la vie familiale (1). Quelle que soit la puissance de notre tendance innée dans la direction d'une aptitude spéciale, nous sommes conscients de ce que nous prenons pour l'attitude des gens envers nous. Ainsi nous nous forgeons une attitude parmi nos tendances sociales ou asociales et parmi ce qu'Allport appelle les tendances les plus prépondérantes, la lutte contre l'oppression ou contre les contradictions, enfin la sexualité avec ses relations intimes entre les individus. La famille constitue le principal facteur de socialisation ; l'affection est le lien principal unissant parents et enfants, bien que les conflits latents, à l'intérieur de l'individu, puissent être d'une importance centrale. Qu'un enfant aime ses parents trop ou trop peu ou pas du tout, les parents sont responsables (2). Certaines réponses affectives amenant des réactions dans la sphère sensitive, sont légitimes d'après les convenances

(1) A. Adler, *Understanding Human Nature*, Eng. trans., 1927, pp. 278, 323, 336.

(2) *Ibid.*, p. 355.

et d'autres non, d'où la possibilité de conflits latents. L'enfant se développe le mieux qu'il peut parmi ce qui est défendu et ce qui est permis, les désapprobations et les approbations, par exemple dans le cas d'une fillette extrêmement nerveuse, qui est trop dorlotée par son père. Un égoïsme étroit et agressif peut résulter du défaut d'éducation correcte dans le sein de la famille. Les rapports entre parents et enfants expliquent l'influence très considérable des premières années de la vie dans le cadre familial sur le caractère permanent de l'individu. Si l'affection des parents fait défaut, on peut observer un manque de sympathie, de sensibilité aux influences sociales, de compréhension de l'humanité. L'individu dont les pouvoirs sont introvertis ne peut guère avoir d'amis, tandis qu'une personne expansive noue des amitiés beaucoup trop vite. De même, des attitudes d'infériorité peuvent se développer, par exemple dans la sphère intellectuelle, qui seront rationalisées plus tard d'après l'éducation académique : par exemple si l'attitude d'infériorité est due au jugement d'autrui sur un soi-disant défaut de capacité intellectuelle auquel l'individu peut se montrer particulièrement sensible. Le défaut peut d'ailleurs être plus imaginaire que réel, le sentiment d'infériorité n'en constituera pas moins un trait durable de la personnalité par suite d'une situation répressive de la première enfance.

Les principes invoqués par Warren, Adler et Allport s'approchent plus distinctement du point de vue de cette étude qu'aucun des autres que nous trouvons dans les théories contemporaines. Tous trois font des objections dans une certaine mesure à Freud et à la psychanalyse en général. Adler insiste sur le sens social tandis qu'Allport découvre une tendance purement égoïste, en contradiction avec les tendances à la socialisation du milieu familial, mais tous deux reconnaissent les conflits latents résultant de ces motifs, d'où les compromis et les essais d'adaptation. Nous ne définirons pas la capacité d'expansion selon la compréhension d'Allport, mais plutôt par rapport à la tendance vers l'expression et la réalisation personnelles, en admettant qu'il s'agit d'une tendance parfaitement légitime malgré des velléités possibles de vanité. Enfin nous attribuerons une importance plus grande au terme cons-

cience, qui reste relativement insuffisant dans le schéma d'Allport, qui est à peine mentionné par Warren et seulement indiqué par Adler, en considérant les efforts que fait l'individu pour assurer quelque jeu à son schéma de comportement.

Naturellement, si les influences du milieu familial sont telles que l'individu comprimé se trouve de plus en plus refoulé sur lui-même, introverti au point de faire apparaître des images négatives et de faire entrer en jeu les mécanismes négatifs précédemment mentionnés, la façon de sentir l'attitude des autres se montre décisive et d'une réalité évidente. Il est également réel que le retrait de la réalité produit la construction d'un monde imaginaire. Il ne faut toutefois pas perdre de vue que la conscience passe par des stades de régression à partir d'une vision normale de la vie, dans la mesure où la conscience de l'individu est ramenée sur elle-même et cela depuis une simple identification avec un passé désagréable jusqu'au stade le plus marqué que nous avons appelé condensation ; parallèlement, il y a rationalisation progressive, justification personnelle, consolations de compensation, enfin un état d'introversion dans lequel la conscience se trouve habituellement dirigée vers l'intérieur jusqu'au degré le plus anormal. En conséquence, la personnalité se trouve introvertie avec un arrêt complet de tous les processus normaux du travail de création littéraire. Le premier cas à étudier dans ce sens nous donnera un exemple typique d'une telle personnalité.

DEUXIÈME PARTIE

OBSERVATIONS

I. — CAS DE J. A. G.

L'effet d'une conscience nette de soi-même en même temps que d'une attitude extrêmement négative dans les relations de la vie de famille apparaît nettement dans le cas de J. A. G., femme égocentriste et très émotive, avec des capacités littéraires, qui se manifestèrent dans son adolescence par le désir d'écrire des biographies.

Pour des raisons qui devinrent progressivement plus claires dans l'étude de son cas, J. A. G. fut contrariée toute sa vie, et fut victime de ces mécanismes négatifs qui culminent en une forme extrême d'introversion lorsque manquent les moyens de s'extérioriser.

Hypersensitive, raffinée dans ses goûts, avec un grand amour pour la musique, l'art, la littérature, J. A. G., en plus d'une extrême délicatesse de sentiments, d'une grande sympathie pour ses amis et associés, possédait de profondes connaissances psychologiques en ce qui concerne la vie subjective en général. Dans des conditions normales, ses capacités littéraires auraient trouvé des moyens d'expression ; il y aurait eu seulement une identification négative entre le « soi » et ses refoulements et peu d'images négatives mentales. Bien que sa sensibilité ait été subjective par nature, avec une probabilité d'introversion, en face de contrariétés, ses sentiments délicats lui auraient donné l'intuition nécessaire pour rédiger les biographies intimes qu'elle désirait écrire.

Son père, banquier, très nerveux, agité, mécontent de sa vie de famille, s'occupait peu de ses quatre enfants si ce n'est pour les combler d'argent de poche, les laissant, par ailleurs, à leurs propres moyens et les mettant dans des écoles privées où, par bonheur ou par malheur, les préférences furent extrêmement développées.

Deux des enfants étaient des extravertis, normaux d'apparence, un troisième modérément subjectif dans ses occupations ; J. A. G. reçut les hérédités des deux parents qui aboutirent à une neurasthénie au cours de l'adolescence. La mère, névrosée, mélancolique, était refoulée et malheureuse dans sa vie domestique ; elle ne fut pas correctement analysée par ses docteurs, devint hypocondriaque et se suicida finalement en se noyant avant que J. A. G. fût envoyée à une école privée. Souffrant d'une forte émotion à la suite de la mort de sa mère, J. A. G. devint obsédée par l'idée qu'elle pourrait se suicider de la même manière. L'attitude du père était une attitude d'indulgence plutôt que de répression. Mais les conditions de la vie de famille étaient telles que chaque membre, absorbé dans ses propres affaires, ne pouvait s'occuper de J. A. G., qui était la plus bizarre des quatre enfants.

Les pensées et les sentiments de J. A. G. furent naturellement introvertis à la puberté, parce que sa conscience était très aiguë, son imagination vive. Elle avait peu d'amis, et il n'y avait personne dans la maison qui pouvait l'empêcher de faire des rêveries sexuelles ; elle se livrait à la masturbation, n'avait pas d'affaires de cœur et ne trouva de substitut que dans des rêveries qui devinrent puissantes au point de développer des mécanismes négatifs. Elle écrivait peu ses pensées, car elle ne gardait même pas un journal, n'écrivait jamais à ses amis, et n'avait personne, en dehors de ses docteurs, à qui faire une confession. Son abattement nerveux ne suivit pas immédiatement le choc du deuil maternel, mais se développa quelques années après, lorsque la sexualité refoulée, chargée de facteurs émotifs, eut sérieusement troublé le système nerveux.

Une des causes de cette introversion fut le développement d'images mentales qui servaient de substitutions temporaires pour les émotions refoulées ; c'est-à-dire qu'elle extériorisait

très peu ses émotions, mais se contentait de les interioriser en rêveries sexuelles. Par le terme refoulement, nous entendons une vie intérieure trop comprimée causant des conflits intérieurs, alors que les émotions sont habituellement contenues en présence d'autrui.

En exprimant ses émotions, J. A. G. se serait libérée, un travail littéraire aurait pu la satisfaire, mais, malheureusement pour elle, il n'y avait pas d'influence dans sa vie pour amener une décharge de l'affectivité, et même l'influence de l'école intensifia les influences négatives qu'elle subissait à la maison. Car l'expérience de l'école développa son sentiment d'infériorité, déjà très puissant ; ce sentiment s'exprimait dans une attitude et des gestes hautains. Son éducation intellectuelle lui permit de s'isoler de ceux qui lui étaient inférieurs en intelligence. Cette attitude s'exprimait dans des gestes artificiels ; elle traitait les autres avec un ton de supériorité. Ses sentiments envers autrui étaient ambivalents car consciemment elle essayait de se rapprocher des autres et de les comprendre pour les décrire ensuite dans des livres. Le conflit agit sur tout son organisme et causa une attaque de neurasthénie grave qui dura plusieurs années.

Quand sa santé se trouva atteinte, J. A. G. consulta un docteur après l'autre par ses propres moyens, et, ne trouvant pas un médecin qui puisse diagnostiquer son cas, elle se décida à aller voir un représentant de la *Science Chrétienne*, ce qui l'amena à se retirer complètement de la réalité. Car, avec ces doctrines, ses troubles furent totalement ignorés ; les mécanismes de refoulement, qui étaient déjà très puissants, furent intensifiés, les expressions de supériorité exagérées ; sa voix prit un timbre artificiel et elle feignit de vivre en dehors du monde.

En raison de ses penchants pour l'introspection, ses émotions sexuelles et autres ne furent par refoulées dans l'inconscient. J. A. G. resta consciente de son conflit intérieur, mais ne le dévoila à personne, jusqu'au jour où un médecin l'examina à l'âge de trente ans et lui soutira une confession après des mois de patience et de persévérance. Elle avait conscience de son identification négative, poursuivie comme elle était par

ses images négatives ; et pendant plusieurs années, elle tenta de faire la lumière sur son cas en lisant des livres de psychologie normale et anormale, ramenant toutes ses lectures à elle-même, et ne fit qu'augmenter son introversion en essayant d'analyser son propre cas. Sa situation se compliquait encore du fait que les théories de la Science Chrétienne, en refusant de reconnaître le monde extérieur, lui faisaient douter de ses propres perceptions.

Dans cet état, elle s'identifiait avec la partie contrariée, timide, de son « moi », selon ce qu'elle avait été pendant ses premières années à la maison, dans des conditions si défavorables à la création littéraire. Elle n'avait pas d'affaires amoureuses. Son aptitude, qui aurait dû naturellement s'exprimer en créations littéraires, fut transformée et servit à construire un monde artificiel : 1° parce qu'on l'avait négligée à la maison ; 2° par suite de sa solitude après la mort de sa mère ; 3° par son sentiment de supériorité et de dédain à l'école en compensation de son sentiment d'infériorité ; 4° finalement par l'influence désastreuse de la Science Chrétienne. En causant avec elle, le psychiatre découvrit qu'elle avait des pouvoirs d'analyse remarquables, sans compter une accumulation de matériaux pour les biographies qu'elle n'écrivit jamais. N'étant pas dirigée, sa capacité littéraire devint névrotique, mais ne se perdit pas entièrement car ses états d'âme, très accrus par ses réponses émotives et ses images négatives, produisirent un terrain fertile ; les intuitions qui étaient en train de se développer auraient fructifié si elle avait pu trouver des guides sympathiques pour faire le pas nécessaire et s'objectiver, ce qui n'avait jamais été encouragé chez elle.

Il était clair que ses ressources créatrices n'étaient pas atteintes, car elle continua à ramasser des matériaux pour ses biographies et croyait que ses expériences exceptionnelles pouvaient répandre de la lumière sur des cas de personnes intraverties. Sa parole était très hésitante par suite de refoulements considérables. Sauf la période passée à l'école, J. A. G. ne cessa d'habiter chez son père, comme si elle était toujours une enfant ; elle ne put trouver des moyens de se libérer chez elle, même dans sa vie adulte, car son père souffrait évidemment

des nerfs, et ne tolérait pas qu'on l'approchât. Elle n'apprit pas de travaux manuels ; elle avait toujours autant d'argent qu'elle désirait ; les nécessités matérielles de la vie ne la touchaient pas, et les réflexes conditionnels associés n'étaient pas suffisants pour la réduire à devenir une malade. Le processus de rationalisation, d'interprétation, fut poussé à la limite extrême dans ce cas, parce que la force créatrice qui aurait dû se répandre dans des ouvrages littéraires, se prêta à ses interprétations. Sous la direction du psychiatre, elle fut rééduquée vers la réalité, elle devint beaucoup plus sociale ; elle vit du monde, ne s'enferma plus chez elle, et elle était sur le point de sublimer ses expériences en création littéraire, quand elle tomba amoureuse d'un homme marié, et fut encore une fois forcée de rentrer en elle-même en compensation d'un amour qui ne pouvait pas être pour elle. A ce point, le père qui trouvait trop long le temps de l'analyse, fut poussé par sa nouvelle femme (car il était remarié) à ramener la jeune fille à la maison. Dans une crise de dépression, J. A. G. se laissa aller à ses vieilles peurs et se suicida, non par la noyade, mais en se tirant une balle dans la tête. Elle prémédita soigneusement ce dernier acte afin que personne n'en soit accusé. Malgré un tempérament extrêmement égocentrique, empêchée de se développer dans sa famille, avec tous les encouragements à devenir égoïste, un des traits les plus marqués de son caractère fut ses désirs altruistes. Les biographies devaient être écrites, en vue de révéler au monde les secrets cachés d'une vie intravertie d'une sensibilité exquise. Ceci constitue le cas extrême d'une personne introvertie qui ne put jamais devenir productive au point de vue littéraire.

II. — CAS DE C. M.

Cette femme était âgée de quarante ans, quand elle vint nous voir, non pas pour sa santé, qui avait toujours été excellente, mais à cause de son ambition littéraire, qui avait été contrariée. Elle était capable d'écrire une prose et une poésie excellentes. Son style littéraire était parfait, à en juger par sa conversation

et ses lettres. Mais elle n'avait jamais rien publié ; elle avait seulement tenu un poste de rédactrice de journal pendant quelques mois, position qu'elle n'avait pu garder à cause des conditions difficiles de son éducation. Elle avait été sténographe, passant d'une place à l'autre, pendant vingt ans ; elle avait abandonné ces situations, non par manque de connaissances, car elle connaissait son métier ; mais à cause du peu d'intérêt qu'elle trouvait à travailler dans un bureau, et avec l'espoir qu'elle découvrirait un jour le moyen de s'exprimer dans une carrière littéraire. Elevée dans un milieu où aucun effort n'avait été fait pour découvrir des talents originaux, où il n'y avait aucune vie intellectuelle, elle était entourée de conventions, et d'une religion très orthodoxe. Elle avait beaucoup d'occasions pour jouer, se développer physiquement. Elle avait deux frères et une sœur plus âgés, et deux sœurs plus jeunes ; l'atmosphère de la maison était agréable et il y avait une ambiance de sympathie et d'affection.

Mais le père était un homme d'affaires acharné ; il désirait que C. M. soit préparée aux affaires dès que son éducation scolaire serait terminée. La mère de C. M. était effacée par nature, conformiste, affectueuse d'une façon modérée, mais ne se rendant pas compte des capacités de sa fille. C. M. traversa la période de la puberté sans inconvénient et sans introversion. Mais les conditions de répression étaient telles à la maison, en plus des dogmes religieux qu'on lui imposait, qu'elle se trouvait généralement malheureuse.

Cette répression ne prenait pas les allures d'un refoulement comme on voit chez les introvertis névrosés, car C. M. était plus normale que la plupart des individus que nous allons étudier. Elle n'analysait pas ses processus internes et elle ne se laissait pas gêner par ses complexes dans sa vie active. Aussi, sa conscience n'était pas fixée sur son passé, comme dans les autres cas. Bien qu'elle arrivait à extérioriser sa vie affective, il y avait refoulement sur un point, relatif à son ambition littéraire. Ici sa vie était contrariée. Elle ne se sentait pas satisfaite. Elle ne trouvait pas le moyen de créer ; et la vocation qu'elle adopta fut entièrement décidée par le choix paternel, cette vocation étant tout à fait contraire à sa nature.

A dix-sept ans, C. M. obtint un peu d'argent, se sauva de chez elle et partit pour le Canada. Très observatrice et sûre d'elle-même, elle sut se diriger, et rentra chez elle parce que son argent était épuisé et parce qu'elle n'avait pas d'occupation. Mal accueillie par son père, elle décida de prendre cette carrière de dactylographe, sans goût pour son métier, et, abandonnant l'espoir d'une carrière littéraire. Par moment elle s'évadait des contraintes du foyer paternel. Plus tard, elle voyagea à l'étranger et trouva une grande satisfaction à décrire ses voyages, mais elle n'eut jamais le courage de les publier. Un des résultats de son escapade à dix-sept ans fut qu'elle inaugura une méthode de penser par elle-même, ce qui la mena aussi à une vie économique indépendante. Un long chapitre de sa vie commença avec son effort pour acquérir la liberté intellectuelle, car la famille était extrêmement religieuse : son père allait régulièrement à l'église et se croyait le devoir d'imposer ses croyances à ses enfants. Pour C. M. c'était une lutte sérieuse à entreprendre, étant la première d'une grande famille, que de répudier ses doctrines, renoncer à ses croyances religieuses et se détacher intellectuellement de ses sœurs, tout en essayant de rester attachée à elles par le cœur.

Sa seule ressource fut de quitter la maison pour toujours, mais elle resta en relation avec ses sœurs qui, à la fin, se libérèrent de leurs doctrines religieuses. Son cas est frappant, car il montre un effort persistant pour se libérer d'une tutelle écrasante. Avec le désir de libérer ses sœurs dans leur vie intellectuelle, et en les aidant à acquérir des occupations qui les rendraient indépendantes financièrement, C. M. pensa peu à elle-même durant les douze premières années de sa carrière commerciale. Sa tâche la plus difficile fut de se libérer des attaches familiales. Petit à petit, elle réussit à vaincre la partie négative d'elle-même, c'est-à-dire la soumission aux jugements paternels dans le choix d'une carrière. Graduellement aussi, elle arriva à une liberté complète, bien qu'elle ne pût coordonner son désir d'ambition littéraire avec son désir de s'exprimer.

Ses conflits n'étaient pas sexuels, car sa spontanéité natu-

relle était telle qu'elle rejetait habituellement des accumulations de matériaux qui auraient pu tendre vers des introversions. Elle maintenait des relations sociales en dehors de la maison, bien qu'elle ne trouvât pas de maître, professeur, ami ou amant, pour l'aider à se libérer de ses entraves. L'activité intellectuelle qui aurait pu se dépenser en créations artistiques fut employée en analyses et critiques persistantes des dogmes religieux dans lesquels elle avait été élevée. En plus de son pouvoir littéraire, il y avait un pouvoir considérable d'intuition qui lui donna la clef de la libération sur ce point, après des années passées à se libérer des doctrines religieuses. Très impressionnable, ses impressions premières des personnes et des choses étaient généralement justes et allaient au tréfonds des êtres, ce qui était beaucoup plus avantageux qu'une doctrine religieuse. Alors se développa une expérience pratique de la vie avec la conviction que l'individu peut atteindre les sources premières d'où les religions sont sorties. Elle pensait que toutes les religions et philosophies pratiques de la vie sont d'abord sorties des expériences individuelles ; les dogmes, qu'on voulait lui imposer, reposaient sur la tradition et la routine. Après s'être libérée des dogmes et avoir acquis sa liberté économique, il lui fallut se libérer des influences parentales et réaliser ses premières ambitions. A cette période de sa vie, elle rencontra le maître à qui nous devons la connaissance de son cas. Ce qu'elle ne comprenait pas et dont elle ne pouvait se libérer seule, c'était la vie affective — les images négatives — et les autres facteurs cachés de son enfance qui empêchaient son essor, bien qu'elle ait compris les aspects intellectuels de ces inhibitions. Le psychiatre n'eut aucune difficulté à lui montrer le chemin de la liberté car C.M. possédait les connaissances conscientes pour se libérer, et était prête à couper les derniers fils qui la retenaient à son enfance négative, s'identifiant avec son sentiment très puissant d'indépendance et de confiance en ses forces, et voyant clairement que c'était sa spontanéité qui l'avait sauvée durant ses années de lutte. Le progrès suivant consista à lui faire comprendre les images négatives élaborées par la domination du père, en plus des habitudes prises pendant vingt ans comme sténographe. Il

n'y avait aucune fausse interprétation dans sa conscience, car ses moyens intuitifs lui permettaient de se libérer en critiquant ses conceptions religieuses. Elle était bien située entre ses intérêts objectifs et subjectifs. Malgré son indépendance, elle n'avait pu se détacher des fixations infantiles à ses parents pour trouver une situation conforme à ses aptitudes ; elle manquait de jugement quand elle se livrait à des rêveries utopiques, pendant ses vacances, avec l'espoir de pouvoir enfin commencer un travail littéraire. Ses contacts avec le monde étaient limités par son occupation unique. Elle était naïve de caractère et quand elle rencontrait quelque réformateur social qui lui en imposait avec ses espoirs d'un monde meilleur, elle lui confiait ses économies et se trouvait chaque fois dans le besoin ; il lui fallait donc retourner au seul travail qu'elle connaissait. Les années passaient avec peu d'espoir. Son cas montre nettement des forces qui ne purent jamais être coordonnées en vue d'un labeur productif. L'influence de sa famille pesait tellement sur elle que sa carrière, jusqu'à l'âge de quarante ans, fut influencée par leurs conceptions. Le cas est significatif aussi du fait que sa propre conscience lui donna par intuition la clef dont elle avait besoin pour se libérer. Si une personne intuitive l'avait rencontrée entre l'âge de dix-sept et vingt ans, sa vie entière aurait pu être changée, sans parler de l'influence qu'elle aurait subie, si une personne charitable lui avait donné l'influence familiale qu'elle désirait depuis sa plus tendre enfance.

III. — CAS DE W. M. J.

Cet homme possède des capacités exceptionnelles et est très doué à plusieurs points de vue : il était donc difficile de savoir s'il était doué pour la musique, la peinture ou la littérature. Très artiste de tempérament, esthétique et raffiné dans ses goûts, d'une sensibilité très aiguë, intuitif, sensitif, il était fait pour écrire de la prose et des vers, et aurait trouvé dans la littérature des moyens pour exprimer les sentiments et les intérêts en rapport avec ses capacités. Pendant toute son ado-

lescence, il fut contrarié par un père qui exigeait une discipline implacable, un théologien de la vieille école. Le père décida de faire de lui un pasteur, selon les rites religieux qu'il lui enseignait ; le fils réagit d'une façon inconsciente contre la discipline paternelle : cette réaction continua jusque dans sa maturité. Le père ne faisait aucun effort pour se lier avec son fils ou essayer de le comprendre, ne lui permettant jamais de sortir.

Faible physiquement, nerveux de tempérament, son développement fut retardé. La mère était douce et timide, affectueuse, caressante : si elle avait pu, elle aurait naturellement guidé son fils vers ses ambitions littéraires, en l'encourageant à se libérer — mais comme elle ne possédait aucune liberté de pensée ou d'action, elle ne pouvait encourager son fils à faire cet effort. La seule exception à la règle de la maison fut qu'on permit au jeune fils, quand il eut atteint l'âge de douze ans, de commencer des leçons de piano.

Plus tard, quand il apprit l'orgue, on lui permit d'accepter un poste comme organiste d'église, avec l'espoir que cet emploi le pousserait à devenir pasteur.

L'enfant se développa sur un mode introverti depuis l'âge de la puberté ; il se livrait à des rêveries, à des fantaisies sexuelles bien que le piano et l'orgue lui offrissent un champ d'action pour se libérer. Timide et renfermé, le jeune homme avait peur de parler et d'exprimer ses opinions ; il sortait peu ; ne se livrait jamais à la moindre escapade, avait peu d'amis, aucune aventure amoureuse. Il compléta ses études, suivit les cours à un collège et à une université, et se prépara à essayer ses talents d'orateur. Il souffrait d'un fort sentiment d'infériorité, d'une dépréciation de lui-même telle qu'il ne se libéra qu'au moment où son éducation à l'université lui permit de lutter contre les dogmes paternels. Ses attitudes étaient changeantes ; sous des apparences correctes et calmes, on remarquait une attitude condescendante, des paroles sarcastiques qui froissaient les gens. En plus de cette supériorité, il y avait des sentiments d'orgueil avec des faiblesses d'expression sauf quand il se livrait à des critiques amères, mais il finissait par retomber dans des discours vagues et incompréhensibles. Ces

attitudes ambivalentes continuèrent jusqu'à sa maturité. Quand il fut professeur de physique, ses élèves le trouvèrent difficile à comprendre, d'une nature extrêmement portée à critiquer ses collègues et les compositeurs, peintres et autres artistes qui ne correspondaient pas à ses opinions. Ce n'est que progressivement qu'il réussit à se libérer de l'influence négative paternelle, et ses critiques consistèrent à détruire le Christianisme de fond en comble, ses rites, ses hymnes, sa musique. Ceci se passa avant que W. M. J. ne découvrit qu'il ressentait plus de haine pour son père que pour les dogmes.

Ses tendances introverties se traduisirent par une exaltation extrême de ses sentiments esthétiques, ce qui lui faisait croire qu'il était supérieur, se sentant un sentiment exceptionnel de la beauté. Après son mariage, ces traits furent grossis par sa femme, qui le dominait, et qui prit la place du père, insistant pour qu'il observe très strictement les règles sociales ; en même temps elle le dorlota à cause de ses goûts raffinés, de sa santé fragile. Ses opinions très décidées sur des questions esthétiques, le poussèrent à critiquer sans cesse ses associés, leurs maisons et leurs entourages ; de même pour la politique et autres relations sociales. Ses capacités littéraires, annihilées pendant l'enfance, ne trouvèrent à s'exprimer que dans des conversations et des conférences ; il collaborait de temps en temps par un article à une publication technique, et fit un livre de physique. Sa force intellectuelle était telle qu'il aurait pu se libérer de ses inhibitions et mécanismes de défense, si sa femme n'avait pas précisément encouragé ces défenses, le protégeant contre les critiques des autres et l'encourageant à prendre des attitudes hautaines envers ses collègues et ses élèves. Le sentiment d'infériorité refoulé s'extériorisant dans les attitudes de sarcasme et d'orgueil, fut particulièrement remarquable dans ce cas. Cet homme, au lieu de dépenser ses forces créatrices dans sa haine contre le père et en critiques injustifiées envers tout ce qui l'entourait (à l'exception de ses travaux scientifiques et des quelques compositeurs, poètes et peintres qu'il favorisait), aurait pu, si les circonstances s'y étaient prêtées à la maison, trouver des modes d'expression dans une activité littéraire très féconde.

IV. — CAS DE H. G. S.

Cet homme est très doué, avec une capacité remarquable pour la musique et les arts. Il commença une carrière littéraire à l'âge de vingt-huit ans, ayant su se libérer des influences néfastes de la maison. La mère dominait à la maison. Le père, éditeur d'un journal, était subjectif, introspectif, hypersensitif, renfermé, avec un grand désir de voir son fils réussir, mais il ne faisait aucun effort pour le comprendre et ceci, à cause de conflits qui remontaient à l'adolescence et de mécanismes qui le rendaient silencieux. La mère, ambitieuse pour son fils, ne lui donnait pas l'occasion de participer aux sports de ses camarades : tels que la natation, le canotage, le football, et le gardait à jouer avec les filles. Elle avait pris cette décision parce que le garçon était somnambule et pleurait facilement. La mère lui donna une mauvaise éducation, avec cinq années d'école, mais en décidant de l'instruire elle-même dans les périodes où il était nerveux et irritable, lui inculquant un idéal impossible à maintenir dans la vie sociale et intellectuelle ; elle lui supprima toute liberté, croyant bien faire, et surveilla soigneusement ses fréquentations et les amis qu'il rencontrait. Ses rêveries adolescentes prirent des formes extrêmement introverties, avec une grande timidité à sortir dans le monde, bégaiements et manque complet d'agressivité, quand s'était le plus nécessaire ; les processus de rationalisation prirent la forme d'une identification négative de son moi avec l'image idéale de conduite et de pensée que sa mère lui avait inculquée. Sa mère le plaça dans différentes occupations. Tour à tour sténographe, journaliste, employé, elle lui interdit certains livres, veilla constamment sur sa santé et lui permit de voir très peu de monde. Cette attitude maternelle força le jeune homme à se replier sur lui-même ; il passa son temps à analyser à outrance des sensations physiques et mentales très subtiles et très particulières ; il nota ces sensations dans un journal qu'il déchira à l'âge de vingt-huit ans quand il commença sa carrière littéraire.

Cet homme aurait dû être un romancier. Ses expériences sociales n'étaient pas assez nombreuses, ni son contact avec la nature suffisant pour sublimer ses expériences personnelles.

Depuis son enfance il vivait dans un monde imaginaire très intense, il créait avec facilité des caractères littéraires : son imagination était puissante et il était en possession de toutes les capacités requises pour faire un bon romancier. Toute son imagination se dépensait à rêver pendant la journée, le soir avant de s'endormir et le matin quand il se sentait particulièrement actif. Son hésitation en parlant, son sentiment intense d'infériorité et son manque de courage, son respect extrême pour les idées maternelles, l'empêchèrent de se libérer. Il atteignit sa liberté très péniblement après l'âge de vingt-huit ans, à mesure que de légères tentatives d'émancipation lui firent sentir la domination que sa mère avait acquise sur lui, et comprendre qu'elle lui avait imposé ses doctrines ; la mort de son père lui permit de se libérer de ses influences affectives. Son premier livre ayant été publié, H. G. S. en écrivit d'autres qui eurent beaucoup de succès. Au point de vue répressif, ce cas est une démonstration extrême de l'influence dominatrice familiale. H. G. S. dut sa libération, en partie, à sa femme qui, différente de la femme de W. M. J., discerna de bonne heure les influences négatives créées par la mère et l'aida à les comprendre et à les vaincre. Sa femme étant très extravertie et objective de caractère, le compléta et lui donna l'appui dont il avait besoin. Elle l'aida à rejeter les effets causés par ses rêveries d'adolescent et l'encouragea dans ses travaux littéraires. Son cas montre que les influences nocives et répressives, dues à de mauvaises habitudes affectives, peuvent être détruites et comprises, et que les capacités latentes peuvent alors se développer.

V. — CAS DE S. G. A.

Cette jeune fille devint consciente de son ambition littéraire à l'âge de treize ans, mais sa santé fut endommagée à l'époque de la puberté et elle resta malade pendant six ans. La conva-

lescence qui commença à l'âge de vingt ans ne devint jamais complète et la capacité littéraire ne trouva pas de moyens de s'exprimer même à la maturité. Le père était un commerçant de fortune suffisamment aisée, qui donna à ses enfants les moyens d'éducation usuels sans chercher à découvrir leurs capacités individuelles. Agréable, affectueux, ses idées étaient rigidelement puritaines et orthodoxes ; la jeune fille était donc sous l'influence de son père et devait lui obéir sans discuter. La mère était intuitive et volontaire, et aurait protégé sa fille contre la discipline et le puritanisme familial si elle n'avait elle-même été élevée d'une façon limitée et doctrinaire. Les parents ne comprenaient pas l'état de santé de leur fille, totalement ignorants des causes qui avaient pu conduire à la maladie, ils la livraient à une série d'interventions chirurgicales. Les médecins soignaient son corps sans essayer de comprendre son cerveau ni son caractère. Les parents ne cherchaient aucun moyen de distraction pour leur fille, ne lui donnaient pas l'occasion de lire les ouvrages scientifiques qui la passionnaient ; le résultat fut qu'elle devint complètement introvertie, avec de puissants besoins sexuels complètement ignorés et un tempérament émotif extrêmement prononcé. Nous employons le terme « émotion » dans le sens d'une trop forte émotivité, d'une puissance de réaction tout à fait disproportionnée aux événements. S. G. A. était et se croyait d'une nature très affectueuse. Mais sous des apparences affectueuses, les répressions dont elle souffrait créaient des attitudes hautesaines et des gestes orgueilleux. Elle critiquait son entourage sans cesse, tout en déclarant qu'elle ne condamnait jamais personne. Elle était particulièrement dure pour ceux qui n'exprimaient pas leurs affections d'une manière sincère. Bien que les gens ne lui aient pas ménagé leurs critiques, elle arrivait toujours à se justifier et à défendre sa conduite. Ces rationalisations, ces mécanismes de défense étaient tels qu'ils la tenaient toujours dans la même attitude, attitude permanente de défense et de protection. Durant sa période de convalescence après l'âge de vingt ans, elle rejeta toutes les suggestions d'aide, les conseils que ses amis lui donnaient. Cette attitude se prolongea jusqu'à l'âge adulte. Elle dépensait toute sa force

créatrice à lutter contre ces inhibitions et refoulements ; elle ne tenait même pas un journal intime mais, de temps en temps, collaborait à des journaux et magazines.

Ce cas est remarquable, par le fait qu'elle avait grand besoin d'une éducation scientifique pour étouffer ses tendances émotives. Dans des conditions favorables, où nous voyons de nos jours des femmes devenir chimistes, biologistes, etc., S. A. G. aurait pu rendre des service et aurait produit, en outre, des œuvres littéraires remarquables. Sa vie intellectuelle fut contrariée, non seulement par les enseignements religieux qu'elle avait reçus, mais aussi par sa maladie et sa convalescence ; de plus, elle ne sortit pas assez dans le monde pour que ses tendances égoïstes et son attitude orgueilleuse puissent être corrigées dans une comparaison avec autrui.

En plus de cette perpétuelle instabilité de caractère, elle possédait une force nerveuse qui intriguait les docteurs qui la soignaient. Son état maladif, qui se prolongea jusque dans la période de maturité, ne semblait pas provenir de troubles organiques. Ses organes corporels fonctionnaient bien, ses réserves de forces étaient exceptionnelles, et malgré cela, il semblait impossible qu'elle puisse se diriger vers les occupations intellectuelles dont son psychisme avait besoin. Cette femme représente un cas exceptionnel de capacité littéraire qui aurait pu se diriger vers la musique, les sciences ou la vie commerciale. Une autre de ses capacités était réalisatrice et cette faculté aurait pu se réaliser si à la maison on l'avait empêchée de se livrer à ses manifestations émotives. Elle avait trois sœurs et un frère plus âgés qu'elle, et comme elle était la plus jeune, elle fut la plus gâtée et on ne lui apprit pas à se modérer dans ses impulsions. Sa vie antérieure montre quel besoin elle avait d'une direction sûre. Les capacités qui auraient dû se libérer dans des créations littéraires, à cause de sa grande force nerveuse, furent gaspillées dans ses années de jeunesse par de trop fortes émotions et impulsions.

VI. — CAS DE S. O. D.

Cet homme récitait des poèmes à l'âge de six ans avec une grande facilité. On disait qu'il deviendrait orateur. A onze ans, il commença à écrire des vers et ses premières publications furent en vers. Mais pendant les années qui auraient dû voir apparaître les premiers signes d'une activité littéraire il passa son temps à inventer des procédés mécaniques pour la maison. Toutes ces inventions furent tournées en ridicule par les autres membres de la famille. S. O. D. donnait encore de si grands signes d'originalité que les amis de la famille remarquèrent qu'il aurait besoin de concentration pour ne pas éparpiller ses forces, mais personne ne l'aïda à se concentrer sur une activité unique ; il fut finalement retiré de l'école après avoir été incompris de tous les professeurs. Le père était un émotif, avec des capacités littéraires modérément développées, mais sous la domination d'une femme humble, effacée, portée à se sacrifier et encline à la tranquillité et au calme.

En conséquence, son influence sur S. O. D. fut négligeable, en comparaison de ce qu'il aurait pu faire pour son fils. La mère était pratique, idéaliste, mais elle dirigeait complètement la maison, tout en étant absorbée dans ses propres intérêts, souvent dans des intérêts qui la séparaient de la maison. Elle aussi négligea son fils. S. O. D. était un enfant qu'on n'avait pas désiré et qui était de trop dans la famille mais qui avait besoin d'une attention constante ; il fut élevé par des nourrices et des gouvernantes, constamment puni, raillé pour ses tentatives d'inventions, bafoué quand il produisit ses premières poésies, sans qu'on lui propose aucune occupation en échange. Les nourrices et gouvernantes lui lisaient des poèmes et des contes de fées qui donnaient des matériaux à son imagination, mais en dehors du fait qu'il récitait bien des poèmes, la famille s'occupait peu des résultats.

S. O. D. fut ignoré par ses professeurs comme un enfant inconnaissable, dont tous remarquaient les aptitudes et le manque de concentration et à qui ils ne songeaient, étant trop

préoccupés, à suggérer des remèdes. En conséquence, ses années d'école furent aussi peu productives que les années d'instruction à la maison. Laissé à lui-même, il créa des habitudes d'introversion et refoula ses émotions, en partie grâce à son énergie ; celle-ci était si intense qu'elle se manifestait toujours à tort et à travers. Il ne recevait aucune marque de sympathie des membres de sa famille, sauf d'un frère qui avait lu quelques-uns de ses poèmes. Mais son frère était lui-même trop refoulé pour pouvoir lui rendre service. S. O. D. était plus fort physiquement que ses frères, plus alerte, et avait besoin de plus de soins et de conseils ; il fut beaucoup plus négligé qu'eux. Les conditions défavorables étaient telles que le garçon, qui possédait de grandes qualités d'initiative, se révolta à dix-huit ans, se sauva de chez lui, trouva un poste dans une boutique, travailla à plusieurs occupations, devint mécanicien, découvrit des moyens de compensation pour libérer son énergie et ne trouva sa forme littéraire qu'à la maturité, quand il put se libérer complètement des fixations et attachements familiaux.

En prenant conscience de lui-même, S. O. D. vint à considérer son père comme négligeable ; il n'avait ni amour ni haine pour lui et prétendait ne rien lui devoir ; puisque son père n'avait fait aucun effort pour l'aider ou l'encourager, ou même le blâmer dans un sens défini. Mais il détestait sa mère, réagissait violemment parce qu'elle se mêlait des affaires de son père et de ses frères, l'accusait de l'avoir complètement négligé, soit en le confiant à des nourrices et des gouvernantes, soit surtout en ne s'occupant que de ses intérêts personnels, alors que les soins de la maison auraient été plus urgents. Son cœur se ferma une fois pour toutes. Il se lia au dehors avec des jeunes gens pour contre-balancer sa situation domestique, pour développer ses capacités et se prouver à lui-même son indépendance. Quelques-unes de ces amitiés entre jeunes gens lui permirent de faire pour les autres ce qui n'avait pas été fait pour lui, particulièrement dans ses efforts pour apprendre ce qu'est l'individualité, ce que sont les capacités apportées par les individus en naissant, et comment ces capacités peuvent être stimulées dans des directions spéciales.

N'ayant pas été guidé dans ses études à la maison, il s'éduqua lui-même en lisant d'abord, puis en se livrant à des études plus complètes ensuite.

Il rattrapa le temps perdu de sa jeunesse par des années d'effort, préparant dans sa maturité la carrière qui aurait pu commencer à l'époque de son adolescence. Les énergies qui auraient pu être utilisées en travaux littéraires pendant sa période passée à la maison avec des études littéraires, furent utilisées en inventions mécaniques, qui l'occupèrent d'autant plus que son esprit d'invention avait été faussé par la famille. Ses parents changeaient fréquemment de domicile et les changements constants tendaient à augmenter les pertes d'énergie contre lesquelles il dut lutter quand il commença à se discipliner lui-même. Quelques-uns de ses amis et associés intensifièrent des traits de caractère créés par des années infantiles et prolongèrent cette période quand il aurait dû se libérer. Peu de personnes ont réagi contre l'atmosphère domestique aussi fortement que lui, surtout quand il découvrit que ses capacités avaient été faussées pendant des années. Retournant à la maison par intervalles, il trouva les mêmes conditions, notamment en voyant ses frères victimes des décisions de leur mère. Plusieurs personnes qui le connaissaient dans sa jeunesse disent qu'il avait présenté de nombreux signes de ses capacités pendant ses premières années. Plus tard, ses frères prirent son parti et se rangèrent à ses opinions sur la maison, bien qu'ils ne purent s'affranchir de cette influence. La seule compensation pour S. O. D. était par voie de contraste, et consistait à bien saisir ce que sa vie aurait dû être en comparaison de ce qu'elle n'était pas. Cette compréhension qui commença aussitôt qu'il put s'analyser et son effort pour s'expliquer la vie, prirent une forme objective et le conduisirent à la libération et à l'indépendance, avec une grande confiance en lui-même. Ces activités ne furent donc pas introverties comme dans les cas précédents. Il s'était tellement identifié avec les modèles de perfection de sa mère que ses buts devinrent des moyens de réaction violente contre la famille en général, quand il se rendit compte du pouvoir qu'ils avaient sur lui. Il comprit aussi que sa vie affective entière avait été refoulée par son

conflit intérieur contre cette domination. Prenant conscience de lui-même, il se livra à des actes illogiques de protestation. Il ne se livra pas à des fugues, ne devint pas immoral, ni révolté, mais réagit suffisamment pour réclamer sa liberté, analysant en partie les influences familiales jusqu'aux racines, cherchant et pénétrant jusqu'aux causes de ses complexes, tout en se rendant compte que la révolte devait être vigoureuse. Il comprit alors combien ses années d'enfance avaient empêché le développement de son caractère. Le résultat fut qu'il se trouva replié sur lui-même. Plus intelligent et souple que les autres individus dont nous venons de citer les cas, son énergie puissante demandait un moyen de s'exprimer qu'il trouva par lui-même en prenant n'importe quelle situation qui s'offrait à lui et en attendant le jour où il pourrait commencer ses occupations littéraires. Ses capacités d'invention étaient telles que partout il s'adapta facilement et se mit à améliorer les méthodes de travail de ses patrons.

Son pouvoir créateur se manifesta ensuite dans les arts, après qu'il eut quitté les sciences mécaniques, et ce n'est que progressivement qu'il se mit au travail intellectuel. Finalement, il devint complètement libre, se détachant définitivement des influences parentales. Il se livra à des discours publics pour exprimer les idées qui avaient été combattues chez lui. Quand il commença à écrire, il dut se contenter d'un style pauvre et prosaïque, en raison des lacunes de son éducation à la maison et à l'école et des travaux mécaniques qui l'avaient détourné de sa voie réelle. Son talent littéraire n'était pas perdu. A force d'énergie, de persistance et de persévérance, il arriva à vaincre les moments d'inertie, de négligence, d'erreur, qui l'avaient entraîné hors de sa voie véritable. Il se prit résolument en main, et, en analysant sa vie passée et les conditions dans lesquelles il avait vécu, aperçut çà et là, dans les livres, des trouvailles qui auraient pu être siennes, s'il avait eu les moyens d'instruction nécessaires. Les peurs et les chocs infantiles durables étaient constitués en partie par des souvenirs pénibles ; il se rappelait qu'une nurse l'avait enfermé dans un cabinet noir pour s'en débarrasser. Ses parents étaient trop occupés de leurs propres soucis pour le punir. Son père mourut quelques années

avant qu'il en fût séparé, mais l'attachement dans son cas n'était pas assez fort pour qu'il souffrît du choc. Plus sociable que ses frères, il circula parmi beaucoup de milieux et arriva à acquérir l'objectivité nécessaire pour réagir contre sa haine violente de la famille.

Il différait de W. M. J. et de H. G. S. en ce sens qu'il possédait une forte volonté et un désir d'agir, ne s'attardant pas à analyser. Cette extériorisation, si heureuse pour son développement, évita les délais fatals de l'introversion. Sa mère passait son temps à discuter pour se justifier et trouvait toujours des excuses, comme si elle était parfaite. Fatigué d'entendre toujours les mêmes discussions, il se tourna vers le monde extérieur, et prit l'habitude de faire les choses au lieu d'en causer et d'en discourir.

VII. — CAS DE M. C.

En décrivant le dernier de ces cas spéciaux qui est plutôt différent des autres, sauf quelques ressemblances à J. A. G., nous nous occuperons davantage des années infantiles. Depuis sa naissance, M. C. était une enfant très tranquille, donnant toujours l'apparence d'être plongée dans une méditation perpétuelle. Même enfant, elle était subjective et renfermée. Elle n'était pas remuante et peu encline à extérioriser. Ses méditations la gardaient inactive, et ces circonstances s'aggravaient du fait qu'elle était de santé fragile. M. C., de bonne heure donc, resta isolée, au lieu de jouer avec les autres enfants. M. C. pleurait beaucoup ; elle refusait de manger ; elle n'aimait pas qu'on s'occupe d'elle. Malade durant les six premiers mois de sa deuxième année, elle ne marcha pas avant l'âge de dix-huit mois, c'est-à-dire tard. La maladie et la faiblesse qui en résulta tendirent de plus en plus à la replier sur elle-même. De plus, sa maladie prolongée influençait ceux qui s'en occupaient, ils la gâtèrent et la doulotèrent ; ceci aggrava son introversion et lui fit prendre des attitudes dictatoriales et autoritaires. Elle pleurait quand on la soulevait ou quand on la laissait seule, et pleurait pour qu'on la soulève et la tienne,

ou ne pleurait pas, selon le cas, semblant désappointée des réactions qu'elle suscitait. Depuis cette période, son irritation augmenta. Ses relations avec les étrangers étaient déjà un problème ; sa volonté entraînait constamment en conflit avec les membres de son entourage. Le résultat fut de très bonne heure des tendances à la dépression et le sentiment que personne ne l'aimait ; elle essaya de se mettre en contact avec le monde extérieur.

De bonne heure, sa mère lui apprit à lire, non avec les lettres de l'alphabet, mais en assemblant des mots pour construire une histoire. De cette façon, elle comprit beaucoup mieux que si elle avait appris l'alphabet. M. C. aimait beaucoup qu'on lui répète une histoire comme tous les enfants. Elle aimait spécialement les « Water Babies », de Charles Kingsley. Quand elle lisait, elle inventait la fin de l'histoire, ne connaissant pas tous les mots. Tout en montrant une tendance à se tenir à l'écart des autres enfants, à cause de son extrême timidité, elle observait intensément le comportement des gens qui l'entouraient. D'après la théorie d'Adler, selon laquelle un organe faible ou défectueux tend à produire un sentiment d'infériorité, il est intéressant de remarquer que M. C. était particulièrement troublée par le ptosis d'une de ses paupières. Cette infirmité aggrava son sentiment d'infériorité et eut une répercussion sur ses pensées et ses émotions. Elle observa évidemment son visage de bonne heure dans sa vie car, à la vue de son frère, nouveau-né (elle avait quatre ans), elle se sauva en disant que son visage était trop congestionné. Rappelons que H. G. S. souffrit de prendre conscience, à un tout jeune âge, du fait qu'il ne pouvait parler aussi facilement que les autres membres de la maison ; la timidité et le sentiment d'infériorité qui devint si puissant pendant l'adolescence se formèrent à cette période. Le sentiment d'infériorité de W. M. J. se rattachait à sa grande taille, à ses épaules étroites, à sa tendance à marcher à petits pas.

La mère de M. C. qui s'occupait constamment de sa fille l'avait rendue consciente d'elle-même très tôt dans la vie. Quand elle l'envoyait au parc avec sa nourrice, elle s'y rendait elle-même pour s'assurer que tout allait bien. Elle arrangeait

tous les détails et ne cessait de témoigner de soins incessants. Il faut observer pourtant que cette enfant sensible et observatrice aurait pu rapidement prendre conscience de l'attitude névrotique de la mère dans la vie et se modeler sur cette attitude. La mère de M. C. cherchait continuellement de nouvelles méthodes d'éducation et M. C. subit les hésitations de sa mère à ce point de vue, c'est-à-dire à la fois les méthodes de la vieille école et les disciplines nouvelles qui laissent plus de choix et de liberté à l'enfant. Cette fluctuation provenait de ce que la mère n'avait pas rencontré l'appui voulu pour se fier aux nouvelles méthodes, ni l'adhésion des autres membres de la famille. Nous pouvons trouver dans cette double influence une des causes de l'attitude ambivalente qui se développa plus tard chez M. C. Cette tendance à éprouver des sentiments ambivalents, tels que l'amour et la haine pour une même personne au même moment, était aggravée du fait que M. C. passait son temps à lire quantité de contes de fées remplis d'aventures propres à satisfaire un tempérament rêveur comme le sien. Elle quittait cette contrée féerique pour retrouver l'existence monotone, routinière et quotidienne qui formait l'ambiance de la mère et de la fille. A ce point de vue son cas ressemble à celui de C. M. dont la vie de famille était également monotone mais dont les rêveries prenaient des formes plus normales car elle avait l'occasion de vivre continuellement au grand air et qu'une santé excellente lui permettait encore de découvrir autour d'elle, dans la nature, des objets pour entretenir ses rêveries. Plus tard, la mentalité de C. M. fut un mélange de l'affection que sa vie de famille réalisait dans le meilleur sens et de la haine que lui inspiraient les dogmes religieux et les prohibitions de son père. Les contes de fées auxquels M. C. s'abandonnait furent une des causes qui amenèrent une fuite de la réalité et un retrait. Nous remarquons que dans son cas des formes de compensations sensuelles se manifestèrent de même que des réactions ambivalentes contre les compensations sensuelles.

Son cas, à ce point, se rapproche de J. A. C. qui, ayant atteint le même point de développement, luttait contre des images sensuelles d'une forme radicalement introvertie. M. C. avait une prédilection particulière pour les couvertures de laine

et les tissus soyeux, par contraste avec son dégoût de la nourriture, dégoût qui se transformait parfois en haine. Elle adorait les robes de bal, car ces robes se prêtaient facilement à des rêveries. Sa vie intérieure révélait des frayeurs ; elle avait peur, par exemple, d'un gnome jaune sur un livre et même à vingt-six ans elle ne pouvait pas le lire. Elle craignait les bruits qui se passaient dans le radiateur quand on fermait le robinet de pression, rapportant l'histoire du gnome à une famille qui était censée habiter l'intérieur du radiateur. Il est possible que ces frayeurs furent augmentées par la diphtérie quand elle eut sept ans, ou par une maladie de cœur qui se développa à cette période et l'empêcha de se mêler aux jeux de ses camarades. Elle resta donc exposée aux bonnes et néfastes influences de ses fantaisies subjectives.

Les manifestations troublantes chez H. G. S. datent de la période où il souffrait sérieusement de la scarlatine, à six ans. A partir de ce moment, il fut limité dans ses jeux avec ses camarades. Après cette maladie, M. C. continua à refuser la vie sociale, cette tendance ayant toujours existé. Elle souffrait de l'oreille depuis l'âge d'un an ; elle était tellement intelligente qu'elle mettait la main à sa tête pour signaler qu'on lui mette son bonnet. Elle montrait de telles preuves de perspicacité qu'un docteur remarqua : « Cette enfant a sûrement du tempérament. »

M. C. n'alla pas à l'école avant l'âge de neuf ans et ne s'adapta pas aux coutumes et méthodes de l'école. Avant l'âge de dix ans, elle annonça son intention d'écrire et elle ne semblait à son aise que dans son monde imaginaire. Elle refusa de prendre part aux leçons ordinaires qu'elle aurait pu facilement apprendre avec son intelligence remarquable. Elle avait une grande aversion pour le latin, les mathématiques, la chimie et la physique. Elle donnait du mal à ses professeurs, malgré ses facilités pour ce qui l'intéressait. Son intelligence alerte ne recevant pas de soins, elle était agitée en classe ; elle ne s'habillait pas comme les autres, et troublait ses camarades par ses velléités d'indépendance.

A l'âge de douze ans, elle lisait Shakespeare et les tragédies antiques. Elle avait refusé de suivre les cours de l'Université

au moment propice, ne voulant pas être « taylorisée ». Il semble qu'il y eût chez elle une perception très précoce de sa personnalité, tendant à concentrer son attention sur elle-même et à développer une introspection qui la rendait timide. Cette conscience d'elle-même fut la cause d'une résistance précoce dans certaines circonstances de sa vie et contre des personnes de son entourage. Son expression favorite était « Je ne veux pas », et son souvenir d'enfance le plus tenace, une visite chez le docteur, où elle hurla tout le temps de la consultation. Cette colère était intensifiée par son ambivalence car elle craignait évidemment les gens et les critiquait pour compenser son sentiment d'infériorité. Elle voulait être en compagnie par crainte d'être seule, et malgré cela, elle se dressait contre les gens par peur d'une atteinte à sa liberté personnelle.

Son honnêteté fondamentale apparaissait dans son horreur à dire un mensonge. Elle conserva un vague souvenir d'avoir été battue et d'avoir réagi avec fureur contre le traitement auquel on la soumettait. Elle se mettait en colère quand on lui donnait des ordres, surtout quand ils lui déplaisaient. Elle n'admettait aucune restriction à sa liberté. Elle craignait aussi de perdre sa personnalité. Cette résistance témoigne de sa terreur pour toutes les restrictions qu'on voulait lui imposer. Elle parla avec épouvante des moments où les adultes autour d'elle se disputaient. Son cas ressemble à celui de H. G. S. qui se souvient avoir pris de très bonne heure le mariage en grippe et s'être décidé à ne jamais se marier car, si les gens mariés se disputaient comme ses parents le faisaient au sujet de son éducation, il ne pouvait y avoir aucune satisfaction dans cet état. J. A. G. parlait aussi d'une attitude semblable envers ses parents, car elle les trouvait souvent en dispute, sa mère en souffrait et elle craignait de souffrir comme sa mère avait souffert.

Dans le cas de M. C. il y avait peu de vie affective par manque de contact avec le père. Elle détestait particulièrement être exhibée en public par son père, comme un objet de curiosité, et elle se sentait la rage et la révolte au cœur quand il lui fallait lire le journal ou se montrer en public. Elle se révoltait

quand on lui faisait des farces désagréables, par exemple quand on lui coupa ses boucles en lui disant que c'était par erreur et plus tard quand elle put croire qu'on l'avait trompée.

Elle grandit dans une peur continuelle d'être trompée et vécut dans un état perpétuel d'appréhension nerveuse. M. C. se rappelle aussi avoir éprouvé de la jalousie en présence de son frère et plus tard se sentit très troublée quand ses premiers écrits furent publiés. Elle avait d'abord voulu être actrice et s'identifia avec Maud Adams, une actrice américaine. Nous remarquons de plus son attitude ambivalente consistant à pleurer quand sa mère l'embrassait et l'idée qu'elle se fit que l'affection de sa mère n'était pas de l'amour mais de l'attention. On trouve ici une association avec un mécanisme de défense, qui s'exprima plus tard par la peur de l'amour. Il n'y a aucun doute que ces mécanismes de protection créèrent une peur de l'amour et une résistance qui l'empêcha de montrer ses affections et la gêna pour étendre ses relations. Cette peur augmenta ses intérêts subjectifs et la replongea dans son monde imaginaire. Ses capacités littéraires furent grandement modifiées par les influences familiales. Dans sa période d'enfance et d'adolescence, M. C. inventait continuellement des histoires pour remplacer les expériences sociales. Elle manifestait une grande résistance quand on voulait la tirer de ses rêveries, spécialement des contes de fées, qu'elle aimait beaucoup. Elle se livrait perpétuellement à des rêveries. Naturellement, ces rêveries lui permettaient de satisfaire ses désirs à son gré. Ses contes de fées lui donnaient une plus grande satisfaction que la vie de tous les jours. A l'âge de douze ans, elle développa des tendances à l'auto-suggestion, ayant découvert combien elle jouissait plus des fantaisies de son imagination que de la vie réelle et elle sembla avoir également découvert qu'elle pouvait jouir encore plus s'il n'y avait aucun obstacle aux successions d'images. Elle se livra donc à de libres associations d'images. Elle se livra seule et se laissait aller en transe, regardant un point fixe dans l'espace. Puis elle écrivait automatiquement, sans avoir conscience de ce qu'elle traçait et ne le lisait que plus tard. Si elle n'avait pas obtenu de grandes satisfactions de cette manière, le procédé n'aurait pas été con-

tinué et utilisé après l'adolescence, car après la période de sa croissance elle put établir des relations sociales plus normales. Elle attirait beaucoup d'attention sur elle à l'école et les autres enfants se disputaient pour revenir avec elle. Il semble, toutefois, qu'elle ait développé un nombre de mécanismes additionnels dans ses efforts pour protéger ses rêveries littéraires. Elle considérait la vie de tous les jours comme une mascarade et dans ses relations sociales, elle jouait la comédie sans tenir compte du principe de réalité. Donc, ayant trouvé que son monde imaginaire était plus agréable que la réalité, elle se protégea contre toute atteinte à sa liberté, en considérant le monde réel comme imaginaire aussi, bien qu'il fût moins satisfaisant que son monde imaginaire.

Elle développa aussi des attitudes de protection envers les gens, des attitudes qui lui permirent de rester libre et créatrice. Ces attitudes furent employées dans son travail. Par exemple, elle arriva à se convaincre que les études mathématiques étaient impossibles pour elle, bien qu'elle pût résoudre des problèmes. Elle était très en avance sur les autres enfants, toutefois, les autres la considéraient comme étrange ; elle resta en contact avec ces enfants en jouant la comédie. M. C. se montra capricieuse à la période de l'adolescence : elle voulait des vêtements d'adulte, voulait être âgée et se révoltait particulièrement contre le manque d'encouragement esthétique de son milieu. Elle inventa donc plusieurs moyens pour s'en échapper, de même qu'un désir d'être affranchie de son existence monotone. A quatorze ans, elle se servit de rouge, bien que l'emploi en fût rare à cette époque.

Elle se disputa avec sa famille sur la question vêtements et refusa de porter des jupons malgré la mode. Elle insista pour mettre des bas de soie bien avant que la coutume fût lancée. Elle aimait les jeunes gens, se révoltait parce qu'elle n'en connaissait point et blâmait le genre de la maison. Son état général de révolte était tel qu'elle se rappelle qu'on lui disait souvent qu'elle était étrange. Elle acceptait ce jugement comme une suggestion et décidait que puisqu'elle semblait étrange elle resterait étrange. Cette affirmation servait de compensation à un fort sentiment d'infériorité. Elle eut honte

d'avoir eu la diphtérie et aussi de ne pouvoir être aussi vigoureuse que les autres enfants. Le mécanisme de compensation dans sa nature devint particulièrement évident la première année qu'elle passa dans un camp de jeunes filles. Elle participa aux sports au camp, tout en les détestant, parce qu'elle se sentait inférieure par sa santé. Aussitôt qu'elle devint forte, elle ne voulut plus entendre parler de sports. Elle conçut une grande affection pour deux de ses institutrices, et quand elle fut obligée de se séparer de l'une d'elles, elle se comporta comme si le monde était bouleversé. Peu de temps après cet épisode, elle eut une affaire avec un jeune homme, qui fut très intense subjectivement, mais qui ne lui permit guère de s'extérioriser.

Dans ces deux circonstances, avec les institutrices et avec le jeune homme, elle manifesta de fortes tendances à s'absorber dans son monde fictif. Le développement de sa vie intellectuelle à cette période est démontré par le fait qu'elle totalisa 177 dans le *Otis and Army Alpha Tests*, pour l'intelligence, tout en ayant suivi les tests dans un état d'indifférence. Dans le cours de sa vie, nous remarquons le développement incessant des tendances subjectives et leur accentuation en révolte contre le genre de milieu qui l'entourait chez elle.

La plus gâtée de tous les cas que nous avons étudiés, et la plus imaginative, elle eut sur les trois autres femmes l'avantage d'un développement imaginatif qu'elle utilisa en création littéraire, quand elle commença à écrire des contes. Son cas est donc doublement curieux : à cause des inhibitions de sa vie familiale et à cause de la persistance de la même capacité littéraire jusqu'au point de la production. Elle avait un avantage sur C. M. et W. M. J. du fait qu'elle n'avait pas à rejeter une forte influence paternelle négative, mais put se livrer plus tôt dans sa vie à ses travaux d'imagination. Son cas met en valeur certains traits significatifs sur lesquels nous avons insisté en définissant les problèmes de cette thèse. Elle avait la liberté de lire les livres qu'elle voulait, ce qui n'était pas vrai des autres dans leurs jeunes années, mais comme eux elle fut déterminée et gênée affectivement et il y eut une brisure entre la personnalité qu'elle semblait être sous

la domination familiale et la personnalité qu'elle désirait être en réponse à ses désirs littéraires. Son cas est frappant par les conditions et réflexes négatifs, avec inhibition de la capacité qui devait devenir son intérêt principal plus tard.

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS SUR LE TRAVAIL DE CRÉATION ET D'INVENTION

I. — EXAMEN GÉNÉRAL

Dans aucun de ces cas nous ne trouvons l'évidence d'un changement affectant le type ou la capacité ; nous ne trouvons non plus aucune raison de croire qu'une caractéristique se soit substituée à une autre ni qu'il n'y eût aucune augmentation des possibilités intellectuelles : les changements apparents furent dus à des différences dans l'expression ; l'évidence de grandes possibilités ayant été décelable dans l'enfance, par exemple pour S. O. D. La perversion fonctionnelle de J. A. G. fut la plus grande puisqu'elle ne put arriver à maturité dans une voie littéraire, sauf pour rédiger des notes biographiques. La déviation des possibilités s'observe chez tous, soit par introversion, par un jeu excessif de l'imagination, de la fantaisie, soit par une occupation comme celle qui amena S. O. D. vers la mécanique. Il n'y eut manifestement aucune augmentation d'intelligence : M. C. et S. O. D., par exemple, manifestèrent très tôt des signes d'intelligence remarquable dans leurs adaptations et leurs révoltes et continuèrent à manifester leurs possibilités dans une voie de compensation jusqu'à ce que celles-ci trouvent leur expression dans le champ littéraire. Ce qui arriva les dernières années, ce fut une reprise de direction des possibilités. Tous ces personnages furent brillants dans leur enfance et continuèrent tous à être tels. L'intelligence innée fut grande par rapport aux réalisations ultérieures,

spécialement dans le cas de M. C., S. O. D. et H. G. S. On peut noter chez tous une méconnaissance primitive de la capacité littéraire, laquelle, chez tous, trouva une expression de compensation en rapport avec les conditions extérieures et le type individuel répondant à ces conditions. La réaction contre les prohibitions de la vie familiale fut la plus grande chez S. O. D., qui avait la plus forte énergie et le tempérament le plus vigoureux.

Les manifestations de la vie intérieure, chez H. G. S., furent si profondément ignorées qu'il ne devint jamais romancier, mais cultiva seulement son style quand il trouva ultérieurement dans sa vie la libération. Son exemple montre un traumatisme profond dans le développement de l'imagination créatrice. Les changements de dispositions selon les conditions défavorables et les limitations furent notables dans le cas de chacun, par exemple, quand W. M. J. fut autorisé à prendre des leçons de musique sans avoir aucune possibilité d'expression littéraire, quand C. M. dut s'entraîner comme sténographe, quand S. O. D. entreprit un travail mécanique, toujours sous l'influence d'une éducation familiale opposée ou de limitations exigées par les parents. La volonté fut particulièrement forte chez C. M. et S. O. D., et particulièrement atténuée dans la révolte longtemps prolongée de H. G. S. L'attitude des parents et des éducateurs apparaît clairement d'après ce que nous avons dit des punitions, une tendance à exercer une surveillance plutôt qu'à donner de l'affection ou une tendance à tenir l'enfant à l'écart. Chez J. A. G., la capacité littéraire fut transformée en névrose d'une façon permanente ; dans les autres cas, les tendances furent surmontées par une variation des dispositions et des possibilités ultérieures. Les influences objectives furent remarquablement fortes dans le cas de la mère de H. G. S., du père de W. M. J., du père de C. M., tandis que pour M. C., l'influence maternelle fut un facteur plus efficace que celle du père. Les facteurs subjectifs de M. C. ont déjà été suffisamment indiqués ; ces facteurs furent pervertis au plus haut point pour G. A. J. — W. M. J. fut subjectif mais sa musique prit la valeur d'une libération. Le retrait de la réalité apparaît surtout chez J. A. G. Chez les autres, des

substitutions subjectives apparurent, qui purent être prises en considération plus tard, de sorte que le monde d'imagination subjectif devint, à certains égards, une réelle compensation aux occasions manquées dans le champ objectif. W. M. J. se retira dans un monde mental nettement inférieur, mais compensa ses répressions par une supériorité exceptionnelle et une condescendance envers ses associés dans le monde universitaire et dans la société.

En retraçant la vie familiale de ces cas, on note en premier lieu, sous la rubrique des facteurs contraires, l'impuissance à découvrir les signes d'aptitude spéciale marquant la capacité littéraire, par conséquent le manque d'un plan d'éducation approprié, l'impuissance à reconnaître la signification des premières productions, telles qu'un poème ou un conte de fées, le découragement au sujet d'une invention indiquant une capacité créatrice, une scolarité indifférente ou des expériences répétées comme dans le cas de S. O. D., manque de conseils de la part d'éducateurs qui auraient pu éclaircir un cas comme celui de S. O. D., intervention d'idées théologiques de pure convention, comme chez C. M. et W. M. J., éducation répressive précoce dans tous ces cas, l'enfant ayant à se comporter sans qu'on lui montre comment, obéissance exigée sans explication ni justification, même quand l'enfant était assez âgé pour comprendre, insistance sur un idéal impossible, présenté comme exemple d'imitation, punitions infligées d'une manière impulsive et avec un manque remarquable de compréhension, excitation de crainte et de haine comme chez M. C. et S. O. D., entraînant une révolte contre les parents qui devait durer jusqu'à la maturité, résolution précoce de ne pas devenir comme les parents; négligence des parents, n'accordant qu'une attention fortuite à leurs enfants, mais se défendant personnellement de la manière la plus affirmative, par exemple quand la mère de S. O. D. soutenait toutes ses idées comme parfaites. D'autre part, et par contraste, on note des facteurs favorables parmi les conditions auxquelles ces cas furent soumis : telle la découverte par S. O. D., devenu adulte, de ce qu'il avait reçu de ses parents. Ces possibilités efficaces sont susceptibles d'être groupées selon la classification des signes d'aptitude spéciale

ou de capacité littéraire : éducation précoce adaptée au sujet et à son tempérament, scolarité précoce adaptée au sujet et à ses besoins individuels et tendant constamment vers un but objectif et intelligent, encouragement modéré accordé aux premières productions et inventions avec une critique encourageante et non destructive, instruments, moyens, commodités apportées selon le cas, conseils éclairés de médecins et de pédagogues, sans parler de psychologues, attention scolaire judicieusement utilisée en un entraînement supplémentaire à la maison, pas de répressions sans d'intelligentes substitutions visant à la sublimation, contrôle d'après une direction s'appuyant sur des lois et des principes, une fois le moment venu d'indiquer la relation entre la cause et l'effet, obéissance raisonnable à de judicieuses directions, idéals concrets remplaçant les modèles inaccessibles de perfection, appel à l'amour partout où la haine pouvait naître, sympathie, maintenue en observant des relations de camaraderie dès que l'enfant fut assez âgé pour apprécier les attitudes intellectuelles.

Tout ceci nous apparaîtra plus clairement si nous complétons la discussion des cas et l'exposé des principes psychologiques qu'on invoque généralement dans la description de ces cas, en considérant brièvement l'originalité et le travail de création selon l'individualité et l'expression des capacités variées. En cela, les ouvrages psychologiques d'aucune école ne nous apporteront beaucoup d'aide car, à part quelques courtes mentions de l'originalité, de l'invention et de l'individualité, la capacité créatrice est négligée. Il est important d'observer certaines conditions grâce auxquelles la capacité intellectuelle s'épanouit, et nous pourrons comprendre par opposition combien furent négligées dans la vie familiale les conditions favorables au développement de la capacité littéraire.

II. — INDIVIDUALITÉ

Il est difficile de trouver une définition de l'individualité valable pour notre étude. On dit souvent que l'individualité comprend un élément de caractère unique, mais ceci est égale-

ment vrai de gens qui sont anormaux, visionnaires, ainsi que de sujets renfermés qui refusent de s'adapter à la société ou de collaborer avec elle, notamment ceux qui se complaisent à des caprices subjectifs et qui se refusent aux conventions les plus valables. Nous apprécions ce qui se distingue de la masse ; un but, une manière de vivre et de penser ; nous tolérons un certain degré d'excentricité et nous permettons à quelques-uns de se complaire dans des théories et des expériences selon des limites raisonnables, mais le caractère distinctif du sujet devrait signifier une possibilité de produire, spécialement dans le domaine littéraire, où nous attendons le talent dans l'emploi de la métaphore, des situations, des descriptions intellectuelles de nature créatrice, dans la vie, la nouveauté. Si le style c'est l'homme, son individualité trouverait une expression riche d'autant plus que seraient conservés la spontanéité, le courage des convictions, la confiance en soi, l'intuition. Plus l'individu réalise d'une manière profonde sa capacité littéraire, plus il est capable de mettre de l'individualité dans tout ce qu'il touche. Disons donc que le désir inné d'une expression littéraire appropriée tend à développer l'individualité tandis que les mécanismes négatifs déjà considérés s'opposent à cette individualité en imposant des poncifs, par suite, en renonçant au privilège de la qualité unique.

D'ailleurs, nous trouvons un critérium de vérité dans le fait que l'individualité implique la possibilité de se connaître soi-même comme réel, libre, identique à travers les modifications successives, de sorte qu'à travers son expansion personnelle, l'individualité d'un homme est en quelque sorte une résultante de son effort à réaliser un but. Cependant, selon notre thèse, nous souhaitons qu'un homme se connaisse concrètement, comme doué de capacité littéraire, et qu'il rejette d'abord toute identification personnelle avec les influences concrètes de sa vie domestique. Si l'individualité constitue d'une certaine manière une perfection, une plénitude de développement, une synthèse de processus conscients, le sujet peut alors parvenir à l'expression personnelle appropriée. C'est ainsi que E. Jordan a prétendu que l'individualité, en tant que mobile d'expression personnelle dans le sens esthétique, pouvait éventuel-

lement représenter « l'ensemble plein et parfaitement intégré que l'expérience logique comporte toujours comme une fin » (1); c'est dire qu'il y a là un élément à la fois de satisfaction et de constance. Aussi, comme l'affirme Jordan, l'individualité implique « à la fois la valeur créatrice de l'acte progressif et la complétude de la fin, créée de même que la variété à travers laquelle son unité subsiste comme une loi... La vie mentale est douée de continuité et d'unité dans le sens que tout acte psychologique est l'acte du psychisme entier » (2).

Les cas que nous venons d'étudier constituent des exemples où manque précisément cette plénitude, dans la mesure où la vie domestique est intervenue pour produire des répressions, des conflits, et une identité négative avec les mécanismes qui en découlent.

III. — INVENTION

Nous entendons d'ordinaire par don d'invention, la possibilité de créer des formes, des types, des modèles nouveaux. Un littérateur doué d'invention imagine par exemple un genre de poésie ou de prose, des types de caractères à décrire dans un récit, des modèles de vertu, de précision, d'humour, d'activité ou des figures typiques de vice, de crime. On doit compter sur l'invention d'intrigues, de scènes, d'événements, même de caractères si la capacité littéraire n'a pas été étouffée. Une capacité de ce genre est compatible avec le don d'invention mécanique et de découverte scientifique. — H. G. S. et S. O. D., tous deux, manifestèrent précocement des signes d'aptitude intensive dans des directions variées. Le premier fut tout à fait méconnu des siens à ce point de vue et ne reçut aucun moyen d'utiliser sa capacité inventive, si ce n'est, quand il eut six ans, une petite boîte d'outils minuscules : ses inventions, pour l'utilisation d'applications électriques, demeurèrent dans son imagination introvertie, et son invention littéraire de situations et de caractères resta complètement stérile. L'autre, S. O. D.,

(1) *Forms of Individuality*, 1927, p. 148.

(2) *Ibid.*, pp. 154.

eut le courage de tenter au moins la réalisation de certaines de ses inventions mécaniques, mais fut contrarié à chaque essai comme nous l'avons vu. Plus tard, il obtint une satisfaction partielle en trouvant la possibilité de suivre un cours d'études dans un atelier. Il faudrait observer que le respect du don d'invention, en quelque direction que ce soit, peut être d'une importance fondamentale dans le développement de la capacité littéraire, quoique l'invention mécanique puisse paraître éloignée de cette capacité. Beaucoup de parents ont découragé le don d'invention sous prétexte que leurs enfants n'avaient pas d'aptitude mécanique ou parce qu'ils ne désiraient pas que ceux-ci s'intéressent à la mécanique. Pourtant, le don d'inventer peut revêtir différentes formes d'expression et, en le développant partout où il apparaît, qu'il ait une apparence mécanique ou non, les éducateurs peuvent aider à acquérir une capacité susceptible de devenir éventuellement une possibilité d'expression littéraire ou tout autre mode de création intellectuelle. H. G. S. ne rencontra que des déceptions.

IV. — ORIGINALITÉ

Il n'est pas de terme plus déconcertant que l'originalité, tout simplement parce que la créativité n'a pas été comprise. Mercier s'est approché d'une définition satisfaisante en disant qu'une pensée originale est une pensée « atteinte par un travail intrinsèque de l'esprit et non par un apport de l'extérieur » (1). Il s'agit là d'une question de ressemblance ou de différence. Si l'originalité de la pensée constitue la forme la plus haute de l'originalité, nous conviendrons avec Mercier qu'elle implique la possibilité d'apprécier la ressemblance comme celle de distinguer les différences.

Ainsi Newton remarqua la ressemblance entre des mouvements aussi différents que la chute d'une pomme et la révolution des planètes. Son génie témoigne d'une haute originalité dans le discernement d'une ressemblance. Nous ajouterons

(1) *Psychology: Normal and Morbid*, p. 238.

qu'un littérateur est original, en outre de ses qualités d'invention que nous avons déjà étudiées, s'il est capable de parvenir à une nouvelle synthèse de principes, de facteurs, dans un domaine où ces éléments ont déjà été récoltés pendant longtemps par ses prédécesseurs. Une telle originalité signifie intuition et éventuellement connaissance directe. En parlant ici d'intuition, nous entendons ces modes de production intellectuelle qui fonctionnent par poussées d'inspiration ou par synthèse intellectuelle, par rapport à tous les modes d'induction et de déduction conscients d'eux-mêmes. Une fois donnée la spontanéité, la libre expression de l'intuition dans quelque direction qu'elle vienne, les facteurs intellectuels secondaires suivent. Quand l'intuition n'est pas arrêtée par des inhibitions ou des répressions d'ordre émotif, elle est capable de prendre des formes d'originalité et de création. L'intuition est ainsi une note distinctive du style ou du genre de vie, un trait qui se manifeste, même dans l'enfance, surtout chez les individus possédant une capacité littéraire.

Il est difficile de déceler l'originalité dans son action manifeste car, comme le remarque Mercier, « les influences de la communauté sur chacun de ses membres sont primitivement inhibitrices » (1), d'où un renoncement à la liberté dans l'action individuelle. On suppose que les enfants se trouvent « dans leur meilleur comportement » parmi les adultes. Il y a aussi une différence notable entre les expressions parlées et écrites dans le cas d'une même prsonne. Certains enfants n'ont aucune occasion d'employer des expressions originales en parlant, si ce n'est avec les camarades de leur âge et en supposant qu'il n'y a aucun membre de la famille ni aucun éducateur pour les écouter. Aussi le sujet à capacité littéraire peut souvent avoir recours à un journal, bien que dans ces journaux, même intimes, il puisse y avoir des réticences.

Dans l'entourage domestique où W. M. J. fut élevé, aucune originalité d'expression n'était permise par crainte d'y trouver un écart ou un éloignement des poncifs théologiques. S. O. D. fut original dans son enfance, mais ses parents ne surent voir

(1) *Conducts and its Disorders*, 1911, p. 135.

dans ses expressions l'indication d'un trait désirable. H. G. S. fut trop comprimé pour se permettre de l'originalité, si ce n'est dans son journal, qu'il détruisit dans la crainte que quelqu'un pût le voir. J. A. G. se garda de toute originalité par suite de son caractère extrêmement conventionnel et artificiel. C. M. conserva son originalité presque intacte, mais il n'y eut personne pour la remarquer.

Par ailleurs, les parents peuvent apporter une telle attention aux expressions et aux manières originales qu'ils en dépouillent leurs enfants, comme c'est le cas pour les mères trop indulgentes ; alors la capacité significative ne peut se développer. D'autres fois, les parents exigent tant en apportant une aide excessive qu'il ne reste plus de temps libre pour la recherche originale. Il en résulte ce que Mercier appelle « la prohibition excessive de l'exercice d'une faculté » (1). Limités et contrariés de toutes parts, les enfants sont pressés de faire ce qui leur déplaît, leur désir pour des activités agréables est réprimé et il ne reste aucune occasion de développement individuel, d'où les excès tumultueux qui éclatent quelquefois à l'adolescence, manifestations que les parents ne comprennent pas généralement. Il faut ajouter que les parents tendent aussi à confondre avec le mal ces tendances qui, bien conduites, mèneraient à une originalité créatrice. Mercier appelle aussi l'attention sur ce fait bien connu que comme les enfants peuvent manifester une volonté intense, c'est-à-dire lutter selon des modes d'activité particuliers, sans rien attendre de l'initiative des parents, leur soi-disant mauvaise conduite est attribuée par ceux-ci à une simple méchanceté, à une curiosité-excessive et particulièrement à une désobéissance. Si, selon l'expression de Mercier, l'enfant tend à s'approprier « une initiative prématurée », nous dirons qu'il ne s'agit en aucune façon d'un trait prématuré, mais d'un signe créateur à considérer avec sympathie. H. G. S. se rappelle avoir entendu sa mère parler d'incidents relatifs à sa première enfance, indiquant précisément le genre d'originalité de caractère et d'action qu'il observa sur lui-même après l'âge de 28 ans. Mais pour la mère, ce n'étaient que les signes

(1) *Conducts and its Disorders*, 1911, p. 310.

d'un caractère déconcertant pour ses essais de punition. Ainsi, mis au lit pour une demi-journée afin « de réfléchir », il était parfaitement satisfait, car cette liberté au lit lui donnait le moyen d'exercer son imagination créatrice de telle sorte qu'il aurait pu devenir un romancier. En face d'une punition comportant une peine immédiate, il se révolta violemment : quand, à l'âge de onze ans, il lui fut donné de voir un père fouetter son enfant sur le bord de la route alors qu'il se trouvait en voiture avec ses parents, il devint si furieux qu'il sauta à terre et qu'il se mit immédiatement à apostropher ce père qui lui était tout à fait étranger ; à l'âge de seize ans, il fit à son père un discours si amer sur la punition corporelle, en voyant frapper son jeune frère, que le père n'osa plus infliger de nouveau une pareille punition. Cependant ni le père, ni la mère, ne découvrirent un signe prometteur dans ces actions d'éclat. Les protestations qui trouvèrent une décharge temporaire de cette manière, ne furent pas rapportées à une tendance originale jusqu'à ce que, parvenu à l'âge de s'étudier lui-même, H. G. S. en vint à se comprendre enfin.

V. — IMAGINATION

Le don d'invention et l'originalité se combinent avec l'imagination dans la productivité littéraire, ce qui n'implique pas toujours don de création au début, mais ce que Hollingworth décrit par rapport à l'imagination comme « l'arrangement de matériaux anciens en de nouveaux modes d'organisation » (1). Un sujet imaginaire, dans ces conditions, est celui qui possède « un fonds disponible de symboles tirant leur origine de circonstances passées, mais relativement libres de relations dominantes ». Ainsi l'imagination créatrice dans un processus rationnel devient possible ; ainsi « le sujet original spontané, inventif, que ce soit dans la science, l'art, l'industrie ou l'action, est le... sujet imaginaire, celui qui est prêt à apprendre ». Hollingworth cite le cas de M^{me} Marie Curie comme un exemple

(1) H. L. Hollingworth, *Psychology*, 1928, p. 281.

idéal de l'imagination créatrice en action, se réalisant en une importante découverte scientifique. Les images d'anticipation sont capitales dans un tel cas, mais aussi l'effort pour actualiser ce qui a été préalablement symbolisé. Dans les cas cités plus haut, il y avait, dès l'enfance, des signes d'une imagination d'anticipation. C. A. J. introvertit son imagination en un mécanisme de défense perfectionné et n'atteint jamais le stade de réalisation. S. O. D. commença à réaliser très tôt, mais fut contrarié de toutes parts. H. G. S. ne commença à utiliser son imagination réalisatrice qu'à l'âge de vingt-huit ans.

VI. — TRAVAIL DE CRÉATION

Les traits principaux du don de création, comme nous le comprenons ici, ont été déduits pour la plupart de l'étude approfondie de H. G. S. et de S. O. D. Nous notons d'abord que le désir de produire littérairement peut se manifester très tôt et par des signes aussi sûrs que celui du génie musical, qui cherche un piano à six ans, ou celui du sculpteur en puissance d'une petite ville du Maine, qu'on trouva modelant de petites figurines de glaise quand il n'avait que six ans. D'autres désirs peuvent s'éveiller en premier lieu à la conscience, tel le désir de H. G. S. de peindre des portraits, qui demeura purement virtuel, puisqu'il ne put même pas dessiner un visage, ni faire le croquis d'une maison. D'ailleurs le désir d'accomplir un travail de création peut prendre la forme d'un intérêt pour le dessin, comme pour l'œuvre littéraire : c'est le cas de D. P. L. qui aurait pu devenir un compositeur, mais qui est un clergyman. Il peut tendre à l'intérêt pour l'industrie de sorte qu'un homme entreprend la vie des affaires comme F. F. E. qui, à soixante-cinq ans, est directeur commercial dans une grande industrie qu'il déteste cordialement, car il se serait consacré plutôt à une science spéciale et à l'invention mécanique. Quelquefois le désir se manifeste par des débuts tels que S. O. D. écrivant des vers à onze ans et H. G. S. commençant à l'adolescence à faire des notations originales, parce que d'un côté il avait trouvé de l'encouragement dans l'Essai

d'Emerson sur la Confiance en Soi, encouragement qui ne lui avait jamais été donné chez lui. Ces notations le conduisirent à rédiger un journal, puis à ses premières productions littéraires. Récoltant des suggestions çà et là, au cours de ses lectures variées, il acquit un style et une forme littéraire répondant à un désir de perfection bien que tout essai de travail littéraire ait été empêché par sa famille. S. O. D. aussi écrivit des vers dès l'âge de dix-sept ans ; son père trouva ces vers et les prenant pour un signe de sentimentalité et de faiblesse enjoignit à son fils de ne pas écrire de poèmes, « car il n'était pas un poète, n'écrirait jamais de grands vers et ferait mieux de ne pas en écrire du tout » ; capitulant sans résistance, S. O. D. abandonna la versification une fois pour toutes ; de nombreuses années plus tard, il comprit que cet ordre avait été profondément malheureux.

D'autres fois l'occasion peut se trouver d'écrire et de lire un petit essai dans un groupe réduit ; les idées peuvent se concentrer de cette manière ; certaines de ces idées peuvent être mentionnées dans un journal et devenir ainsi productives. Ainsi H. G. S. reçut un faible encouragement d'une personne clairvoyante étrangère à la famille. Après plusieurs débuts de ce genre, on peut découvrir que les idées qui viennent à l'esprit en connexions séparées s'apparentent entre elles pour former un système, un message à l'humanité, une histoire ou un long poème. Encouragé par Emerson à croire que chaque homme peut avoir confiance en sa pensée, H. G. S. conserva vivante sa capacité créatrice en dépit des oppositions domestiques ; il découvrit par hasard un idéal de vie qui conféra l'unité à ses notes et essais apparemment disparates. Il découvrit aussi graduellement qu'il avait acquis une méthode de travail et quand vint le moment, à l'âge de vingt-deux ans, d'entreprendre des études universitaires, il conserva sa méthode propre et ne permit pas à ses professeurs de rhétorique de la développer différemment.

Le travail de création comprend plusieurs stades : 1° Une idée, un plan, un symbole, une image se présente à l'esprit, est noté mentalement, sinon par écrit, et considéré comme une indication plus ou moins riche en promesses ; 2° Une période

d'incubation fait suite pendant laquelle l'idée peut flotter dans l'esprit, peut être amenée ou peut être consciemment développée à l'occasion, les occasions étant séparées par des intervalles de plusieurs jours, de plusieurs semaines, de plusieurs mois ; 3° puis viennent des indications surgissant du subconscient (non de l'*inconscient*) d'après lesquelles le moment est venu de faire entrer cette idée dans un système plus ou moins cohérent ; l'idée peut être développée parce qu'elle présente son propre développement spontané alors que d'autres idées n'ont pas encore montré qu'elles avaient atteint leur fructification ; 4° alors commence la production littéraire actuelle ; et il faut noter ici, selon l'expérience de H. G. S., qu'elle dépend en grande partie de la méthode individuelle qui fut, dans son cas, l'opposé de ce que voulaient ses professeurs d'anglais, prétendant qu'on doit préciser d'avance tout le plan, élaborer chaque détail, alors que H. G. S. ne cessait de modifier et de critiquer au cours de son travail, combinant souvent trois essais en un seul, par des liens spontanés relevant de l'intuition ; 5° la période suivante est dite de maturation (*seasoning*), comme dans le cas Tennyson qui laissa de côté certains de ses poèmes pendant dix ans avant de les reprendre pour les revoir et les publier ; 6° puis vient le stade de critique quand l'écrivain se trouve dans des dispositions opposées, se sent porté à reprendre tel ou tel épisode ou chapitre, à en revoir les rapports avec des épisodes antérieurs ou postérieurs ; Hawthorne, ayant écrit en Italie « *The Marble Faun* », près des endroits décrits, ramena son manuscrit en Angleterre et, un an ou deux après, ramena l'œuvre tout entière dans ce pays ; 7° le stade final arrive quand, ayant consacré assez de temps aux contrastes, l'écrivain corrige son œuvre, éliminant quelquefois des chapitres entiers et en improvisant d'autres pour les mettre où ils doivent être. Un sujet méthodique accomplit ceci avant d'envoyer son livre à l'imprimeur à moins que, comme Balzac, il ne trouve nécessaire de reprendre un travail acharné sur ses épreuves. Le test du travail de création dépend en partie du point de vue de l'auteur, de l'allure que prend la production sur l'épreuve ou le livre, mais ceci est relativement secondaire si, comme H. G. S., il se connaît lui-même particulièrement bien.

Il est spécialement important d'observer qu'il existe des signes manifestes de capacité littéraire en voie de développement, car ce sont généralement ceux-là qui sont le plus sérieusement méconnus dans la famille. Le sujet littéraire peut, pendant une période, récolter des données, noter des idées, faire des lectures diverses, entreprendre des essais qu'il détruit, comme le peintre de paysages peint une vue et recommence. D'autre part, il peut y avoir des périodes où l'impulsion créatrice est puissante et où manifestement l'auteur se met intensément au travail. La méconnaissance de ces signes patents fut particulièrement remarquable dans le cas de H. G. S., car sa mère venait l'interrompre et se mettait à parler, sans s'excuser d'entrer tout à coup dans sa chambre juste au moment où il était en pleine méditation et le plus absorbé dans sa rédaction, de la même façon qu'elle entraît au bureau de son mari pour interrompre un entretien quand elle estimait que la conversation avait trop duré. Les modifications d'idées, les nouvelles synthèses qui se forment avec l'arrivée à la conscience de ce qui est pour l'esprit des idées « neuves », sont quelquefois telles qu'une interruption en coupe le déroulement et que celui-ci ne peut être repris avant une année. Cette mère autoritaire estimait qu'un travail ininterrompu développe l'égoïsme et pensait qu'il était de son devoir de l'interrompre. Le père, assez peu courageux, conseilla à son fils de ne jamais travailler chez lui s'il se mariait jamais. Plus tard encore peut survenir une période de production si rapide que l'auteur veut travailler toute la journée et une bonne partie de la nuit en ne prenant qu'un court repos pour ses repas. S'il a le malheur d'habiter encore la maison familiale ou s'il est marié à une femme qui, comme celle de W. M. J., entretient des mécanismes tout à fait défavorables à la capacité littéraire, il y aura quelqu'un dans la maison pour protester, pour persuader à l'auteur de se coucher et interviendra probablement de cette façon au moment le plus malheureux. Certains auteurs sont, par tempérament, des travailleurs de jour ; d'autres, des travailleurs de nuit ; les membres de la famille s'efforceront de changer le fils ou la fille en son type opposé sans comprendre qu'il existe au moins deux types. En outre, les inspirations littéraires

peuvent être en activité interne alors que l'auteur semble perdre son temps à paresser ; ces périodes de méditation créatrice commencent dans l'enfance et on a coutume, dans les familles travailleuses, de se montrer sévère envers l'enfant qui semble perdre son temps. D'autre part, la pensée créatrice peut s'accommoder du travail manuel dans la maison, exécuté comme une personne douée aime le faire, en se reposant à l'occasion pour penser, à l'exaspération de l'assistance parentale. H. G. S. fut un travailleur acharné dès l'âge de six ans ; on lui faisait porter du bois pour le poêle de la cuisine ; mais ces périodes de paresse apparente se prolongèrent dans sa maturité en raison des retards exceptionnels de son développement intellectuel. Jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, où il quitta la maison, il ne fut pas libre d'être paresseux à son gré. Les périodes de paresse relative peuvent être entrecoupées par des moments de méditation littéraire se prolongeant dans la nuit, chez un sujet qui, par ailleurs, est un travailleur de jour ; celui-ci peut encore se réveiller à quatre heures du matin, et, se sentant l'esprit exceptionnellement lucide, rester éveillé plusieurs heures suivant le cours de ses pensées aussi loin qu'il l'entraîne alors pour s'endormir ensuite et se réveiller en retard pour le petit déjeuner familial. Plus remarquables encore peuvent être les périodes de méditation pendant les vacances alors que le sujet doué de capacité littéraire semble être l'individu le plus exagérément paresseux de la famille. Les conventions sociales sont telles qu'on est rarement disposé à admettre les conditions propres au travail de création.

Un rôle important est certainement joué par les impressions indiquant que les idées fructifient et arrivent au moment de la production littéraire actuelle. Ces échappées spontanées de la région marginale ou subconsciente s'expriment en intuitions ou illuminations, comme nous l'avons vu. Avec des suggestions variées de ce genre, des notes, des commencements de récits, de pièces ou de livres, l'intelligence littéraire est prête pour des synthèses ou des coordinations de plusieurs éléments lorsque la production actuelle commence. On observe particulièrement ce genre d'activités chez les intelligences créatrices, chez les hommes de génie. Le génie peut donc être considéré

d'après la possibilité de ses échappées spontanées, de ses inspirations, démontrant que le travail créateur est en action. En essayant au moins d'expliquer le génie selon ses limites étendues d'activité mentale, nous avons les plus grandes raisons pour considérer l'enfance comme la période où des indications prémonitoires peuvent déceler la capacité littéraire. De telles indications ont été fréquemment observées chez des enfants présentant une capacité mathématique précoce. En possédant une psychologie adéquate du génie, nous pourrions probablement conclure que le génie est normal et que les signes de précocité sont capables d'apparaître chez les sujets de grande capacité littéraire comme chez les exemples mieux connus de capacité mathématique et musicale. Disons qu'il y a une raison toute naturelle pour qu'un génie musical se dirige vers le piano à six ans, pressé par les appels spontanés de sa capacité ; il y a aussi des raisons parfaitement normales pour que le génie littéraire manifeste des signes correspondants.

Malheureusement, ces signes ont souvent été considérés comme des preuves que le sujet était bizarre, irrégulier ou déséquilibré et on s'est efforcé de diriger le jeune génie vers d'autres possibilités plutôt que de lui permettre la réalisation de sa personnalité créatrice. Si des tendances anormales ont pu se développer hors de ces développements primitifs, c'est, selon notre thèse, parce que les conditions défavorables de la maison détruisent ou arrêtent la capacité innée dès le début. Une analyse soigneuse des expériences de H. G. S. et de S. O. D. particulièrement, démontre que les signes manifestes d'une aptitude remarquable sont souvent profondément méconnus. A cette méconnaissance se lient les conditions émotives contraires ; d'où les conséquences malheureuses qui apparurent dans l'hésitation à parler dont H. G. S. souffrit et sa vie douloureusement subjective, les réprimandes constantes de S. O. D. qu'on ne pouvait amener à se conformer aux modèles de la famille et la vie encore plus renfermée de quelques autres cas tels que celui de W. M. J., réprimé avec trop de rigueur pour manifester sa capacité d'aucune façon apparente.

Deux des cas que nous avons cités témoignent de ce génie tel que nous le comprenons ici. Nous pensons que les tentatives

vulgaires pour décrire le génie par un de ses signes tels que la possibilité de donner une attention exceptionnelle ou une capacité extraordinaire pour le travail, sont insuffisants bien que chacun de ces signes puisse être caractéristique de la mentalité en question, considérée comme un tout. H. G. S., par exemple, fut un grand travailleur dès l'âge de six ans et ce fait aurait pu donner à ses parents un soupçon de ses aptitudes spéciales ; il était aussi extrêmement imaginatif, prompt à répondre aux questions, subtil à soulever les objections et à fournir des arguments comme remarquablement fin dans l'observation des gens et des choses. Ces indications combinées auraient pu révéler son tempérament et il aurait pu être conduit à réaliser ce tempérament. De même S. O. D. était connu dans son enfance pour sa grande énergie, mais ceci ne voulait rien dire à ceux qui avaient mission de le guider ; il était par nature un observateur éveillé et pénétrant avec des possibilités exceptionnelles de fixer son attention, mais pour un œil superficiel, il semblait disperser ses forces et manquer d'attention parce qu'il était difficile de l'amener à fixer son esprit sur les sujets qu'on lui imposait. Condamné comme enfant difficile, parce qu'il ne voulait pas se conformer, il fut classé comme incapable de concentration et la partie fut perdue. Personne ne comprit que son acuité et sa vivacité étaient des signes de capacité littéraire avec une aptitude spéciale pour se donner du mal et pour travailler ferme.

H. G. S. possédait des possibilités d'attention si activement aiguës qu'il retenait les marques et les numéros des voitures qu'il prenait, les numéros des locomotives, des omnibus et des autres véhicules et beaucoup d'autres détails qui ne lui servaient à rien, sinon de débouché à sa capacité matressée, encore en sommeil. Nous souhaitons une théorie du génie assez large en ses limites, pour comprendre à la fois les manifestations de singularité et tous les signes de créativité, potentielle et actuelle : potentielle dans la mesure où il s'agit de capacité littéraire, actuelle en ce qui concerne les activités de substitution. Les cas analysés comme celui de W. M. J. et de D. P. montrent pour le mieux les parents donnant des occasions au développement de ce qu'ils appellent un talent,

par exemple quand on permet à W. M. J. de jouer du piano, mais en précisant qu'il emploierait son étude selon les vues de la famille, en décidant notamment qu'il deviendrait un clergyman. Dans de telles conditions, le génie n'a pas l'occasion de se manifester. Le génie est une capacité exceptionnelle. Si cette capacité s'exprime éventuellement à l'âge adulte, une analyse rétrospective montre ce qu'aurait pu être l'attitude qui l'aurait accueilli au cas d'une précoce manifestation dans l'enfance.

Quelques-unes de ces conclusions concernant le travail de création sont confirmées d'une façon frappante par Mary Austun qui, autant qu'on en peut juger par ses notes autobiographiques, ne fut indûment arrêtée d'aucune manière chez elle et qui semble avoir eu toute opportunité de se développer librement et sans restrictions (1). Mary Austin a écrit une liste considérable de livres à succès, particulièrement des ouvrages de fiction et son aptitude littéraire est telle qu'on peut dire qu'elle a autorité pour parler des conditions favorables au travail littéraire. Elle analyse ces questions comme si elle n'avait jamais subi d'introversiion et n'avait jamais été gênée par les mécanismes défavorables que nous avons notés ci-dessus. Elle en arrive ainsi à une théorie du génie qu'elle estime applicable à tous, en observant les signes de sa propre expérience couronnée de succès.

On peut dire ainsi que le génie peut être décrit par « la manière dont il travaille » et comme un type d'activité psychique révélant par quels processus le travail littéraire est conçu et produit. Le génie est l'un des caractères humains les plus largement répandus et fonctionne normalement quand on le lui permet ; c'est, en somme, « une capacité naturelle de l'individu à accomplir du travail dans une voie particulière ». En d'autres termes, c'est « la capacité normale qu'a l'individu de distribuer l'énergie des expériences raciales dans des directions particulières » (2).

Il est nécessaire ici de reconnaître pleinement les processus intuitifs ou spontanés dont nous avons pris la défense. Mary

(1) *Everyman's Genius*, 1925.

(2) *Ibid.*, p. 24, 30.

Austin admet une spontanéité innée inspirant les réactions des peuples restés dans leur état naturel, notamment dans le cas de tribus indigènes qu'elle a étudiées dans l'ouest et qui n'ont été soumises à aucunes conditions conventionnelles. A ce point de vue, l'individu reste ouvert au patrimoine ethnique, à un don intellectuel ou talent et à un don dépendant du milieu. Ainsi se sont formés des dons comme le talent musical des nègres ou celui des Grecs pour la plastique. Un fois donné le don littéraire, l'importance est de le « laisser aller avec soi » pour avoir toute opportunité d'expression créatrice. Mais les conséquences peuvent être graves s'il y a des inhibitions précoces de l'impulsion poétique de la part des parents ; car la production poétique peut constituer un premier stade auquel fait suite la production de récits et d'autres genres d'expression littéraire. Les conséquences peuvent aussi être graves parce que les conventions reçues par l'homme de génie sont « élaborées pour lui par la multitude de ceux qui n'ont pas de dons » (1). L'étude de Mary Austin est remarquable par l'importance qu'elle accorde aux processus spontanés par opposition aux processus de déduction, un large département étant assigné au travail créateur des sujets intuitifs et une généreuse reconnaissance accordée aux images mentales comme signes de possibilité créatrice. Quelle que soit l'origine des irruptions venant du subconscient et qui, selon elle, sont d'une origine en partie ethnique, le point essentiel pour nous est qu'il existe des stades de travail créateur indiquant qu'un indice après l'autre peut spontanément se découvrir tant que le sujet doué de capacité littéraire n'a pas découvert de lui-même et par sa propre inspiration quel genre de travail il peut le mieux accomplir. Les artistes, les auteurs, les musiciens et les hommes de science savent déjà qu'il existe de tels stades dans l'acte de création mais ce fait a généralement été ignoré aussi bien des familles que des psychologues.

L'exception pour les psychologues est constituée par les recherches qu'entreprend Hutchinson dont les découvertes s'appuient sur des interviews ou des rapports écrits émanant de

(1) *Everyman's Genius*, 1925, p. 90.

nombreuses personnalités anglaises et américaines, auteurs, hommes de science, musiciens ou autres, s'adonnant à un travail de création (1), et qui divise en quatre les stades du travail de création. Il y aurait d'abord une période d'indice pour faire sentir la présence de la pensée créatrice en voie d'incubation ; puis une période d'illumination, une période d'inspiration, enfin une période de vérification. La période d'inspiration est décrite par Hutchinson comme le moment où les idées créatrices font irruption dans l'esprit grâce à une dissociation mentale due, soit à l'émotion, soit à l'absorption dans d'autres intérêts ; dans les deux cas, l'idée lumineuse fait irruption dans la conscience. Ordinairement, la pensée créatrice surgit dans le champ de la conscience au milieu de préoccupations étrangères sans rapport avec cette pensée. D'habitude, une pensée de cet ordre se découvre à la frange de la conscience ; ne peut être retrouvée une fois perdue, soudaine dans son apparition et capable d'entraîner l'esprit dans un flot d'activité. En outre, une idée créatrice peut développer des formes supplémentaires ou alternées et faire montre d'impersonnalité. Toutes ces caractéristiques appartiennent aux idées qui apparaissent aux moments de dissociation mentale. Hutchinson estime que l'expérience connue consciemment ou introspectivement comme inspiration a ses équivalents dans les mécanismes subconscients au moyen desquels la pensée créatrice fut produite et incubée. En ceci, les recherches d'Hutchinson concordent avec les observations déjà citées, concernant les processus latents du psychisme profond décrits par d'autres auteurs.

Le point significatif pour notre thèse est que le travail de création implique à la fois un processus interne ou subconscient et une expérience distincte d'inspiration se produisant dans la conscience mais d'un type différent du type de la pensée consciente d'elle-même et apparaissant au milieu d'une dissociation mentale dans une brisure nette des opérations classées ordinairement comme processus intellectuels. Notre ana-

(1) M. D. Hutchinson, « The Technique of Creative Thought » in Report of the Thirty-seventh Annual Meeting of the American Psychological Association, Dec. 1928, p. 12.

lyse présuppose des potentialités telles que, chez tout esprit doué de capacité littéraire, peut à tout moment se produire une irruption d'un genre créateur dans la conscience. Nous avons en outre présupposé une tendance telle que si la création est bien accueillie, poursuivie, ou développée, elle doit conduire à d'autres idées impliquant un intérêt idéal ou un but. Ainsi, dans le cas du sculpteur en puissance qu'on découvre à l'âge de six ans modelant des figurines de glaise, les manifestations évidentes de capacité artistique impliquaient un élan qui, bien entretenu, l'aurait conduit à son but comme sculpteur. Dans son cas, il n'y eut pas de gens hostiles pour intervenir, il n'y eut pas d'arrêt émotif et personne n'entreprit d'en faire un homme de loi, un médecin, un marchand, ou tout autre personnage différent d'un sculpteur. Soigneusement dirigé jusqu'à ce que le temps fût venu de lui donner une éducation spéciale appropriée à son art, il fut à son adolescence envoyé à Rome et, dès le début de sa maturité, devint un remarquable statuaire. Dans son cas, l'importance primordiale fut accordée où il fallait, c'est-à-dire à sa capacité innée, tout le reste étant regardé comme accessoire. Quand une telle capacité s'est fait connaître, tout dépend des possibilités qu'on lui donnera pour son plein et libre développement créateur. Les possibilités doivent s'accorder avec l'évidence fournie que l'esprit en question est engagé dans une voie de création. La psychologie du travail de création tire ses indices du travail lui-même, par opposition avec les poncifs et les conventions qu'imposent à l'enfant les parents et les autres membres de la famille. Dans les exemples où les conditions domestiques sont défavorables, la difficulté consiste en ce que l'imposition des modèles avec les inhibitions émotives qui en découlent commence bien avant que l'enfant puisse consciemment diriger lui-même les processus de développement. Par conséquent, au moment où l'individu arrive enfin à être conscient de lui-même, il est handicapé par des années d'une formation persistante d'habitudes, par une structure qui est comme un énorme obstacle, se dresse de toutes parts. Même avec tous les dons et toute la spontanéité que le sujet peut avoir conservés, les obstacles sont immenses contre sa pensée qui veut se faire jour.

Ainsi C. M., bien que d'un tempérament spontané, est dans l'ensemble extravertie, douée d'une aptitude créatrice qui ne fut jamais complètement inhibée, dut consacrer des années au travail nécessaire pour rompre avec la tradition familiale avant de pouvoir vraiment bifurquer dans de nouvelles directions. W. M. J. grandit sans presque aucune réalisation de ce que la créativité implique. H. G. S. se rappelle seulement un point sur lequel son père l'encouragea à prendre confiance en ses intuitions et à penser par lui-même : la religion, car, contrairement au père de W. M. J., il avait déjà commencé à réagir contre les vieux dogmes et, quand son fils eut dix-sept ans, il lui conseilla d'explorer les églises de toutes les confessions et de penser par lui-même. Il lui rendit là un grand service, hautement favorable à son développement créateur. Mais il y a une grande marge entre l'éveil de la liberté intellectuelle, commençant à l'âge de dix-sept ans chez un esprit profondément introverti et la liberté dans d'autres domaines que la religion et notre sujet put comprendre que s'il avait obtenu l'indépendance dans le domaine religieux, il aurait pu l'obtenir dans tous les autres.

En supposant une psychologie de l'intuition, nous admettons que l'individualité, l'invention, l'originalité et la capacité créatrice se rapprochent par des points de vue qui mettent ces éléments de la vie mentale en opposition avec ce que l'on dit généralement de l'intelligence, dans la mesure où l'intelligence est fortifiée par la tradition et soutenue par l'autorité parentale.

En se basant sur les principes que nous avons formulés dans cette thèse, nous avons soutenu que les signes d'une capacité innée pouvaient s'observer aussi bien dans le domaine littéraire que dans le domaine artistique ou mécanique et on a pu observer dans les cas cités des traits de caractère qui étaient au moins des manifestations prémonitoires, en tout cas des manifestations de différenciation dans le tempérament, le genre de vie individuel ou le type de comportement qui commencèrent à se montrer très tôt. M. C. commença précocement ses manifestations spontanées de même que S. O. D. avec ses premiers poèmes, et un observateur averti aurait trouvé des

signes semblables chez tous les autres. Tous étaient certainement originaux, c'est-à-dire dans la mesure où leur individualité s'exprimait. H. G. S. se rappelle des récits de sa mère indiquant une apparence précoce d'originalité, malgré toutes ses difficultés. La plupart présentaient de l'intuition, le moins doué à ce point de vue étant J. A. G. Il y avait des signes nombreux dans tous ces cas que les parents auraient pu noter, s'ils y avaient porté une attention plus suivie. La mère de H. G. S. se prétendait dévouée à l'extrême, mais elle ne portait ses soins que sur le côté matériel, parce que son enfant était excitable et nerveux et toutes ses interventions étaient inhibitrices. Pour un œil observateur, tous ces sujets donnaient des témoignages de leurs natures profondes, par exemple, W. M. J. avec ses aptitudes esthétiques clairement marquées, C. M. avec sa fraîcheur d'esprit, son enthousiasme, qui ne furent même pas éteints par un père autoritaire. Chez tous, l'imagination s'éveilla tôt mais l'imagination est une de ces qualités que les parents méconnaissent d'une façon proverbiale tant ils insistent furieusement sur la nécessité de dire la vérité, et tant ils accueillent sottement un mensonge éventuel de l'enfant. Au moins quatre de ces sujets imaginèrent des caractères valables pour le roman ou le drame. Les enfants doués pour la création en donnent toujours quelques signes ; l'enfant, exceptionnellement doué à ce point de vue, en fournit chaque jour une manifestation évidente. La possibilité de visualiser était remarquable dans plusieurs de ces cas, par exemple chez H. G. S. qui se rappelle que, même dans sa petite enfance, au cours d'une punition, les images qu'il visualisait le consolèrent complètement des heures passées au lit.

D'une manière idéale, les aptitudes créatrices en question, lorsqu'elles se manifestent par des signes précoces d'activité créatrice, devraient naturellement être reconnues dans le milieu domestique, d'autant plus que les influences reçues là seraient les plus puissantes de toutes, y compris les influences qui entrent en activité, soit au collège, soit plus tard. De même que notre sculpteur en puissance fut découvert et aidé par un ami et même envoyé à Rome pour son éducation, de même devrait-on souhaiter que tous les signes intéressants soient

pour le moins appréciés en attendant le moment d'une éducation appropriée, comme dans le cas d'un chanteur né avec une voix étendue pour le grand opéra. Il faut considérer logiquement que le milieu familial doit servir d'introduction à l'école, au collège et à la vie en général. Cependant nous avons vu qu'il y avait chez chacun de ces cas une tendance à développer dans l'enfance une mentalité secondaire ou superficielle, c'est-à-dire une mentalité avec laquelle l'enfant s'identifia lui-même d'une façon négative en grandissant : W. M. J. s'efforça fidèlement d'être un clergyman et C. M. conserva les dogmes familiaux jusqu'au moment où sa révolte éclata et qu'elle partit à l'âge de dix-sept ans. Dans de tels cas, la mentalité primitive n'est pas définitivement lésée comme nous l'avons vu, elle est retardée, inhibée, déviée. Il en résulte que l'individu se replie sur lui-même dans les conditions que nous avons observées. Nous avons admis que la nature fondamentale est normale et qu'en cas de coercition, comme chez J. A. C., résultent des anomalies ; la neurasthénie dans son cas. Certains de ces individus étaient par nature d'un tempérament subjectif, mais dans un sens favorable au travail de création ; la subjectivité en elle-même n'est jamais anormale. C. M. prit avec ses études de sténographie une mentalité seconde, de même que W. M. J. devenant professeur de physique ou S. O. D. employé de magasin, le tout contrastant avec la capacité littéraire donnée comme élément primaire. Nous pensons particulièrement à l'influence exercée par le père des deux premiers et par la mère de S. O. D.

Nous avons constaté que les restrictions d'ordre intellectuel prirent une forme affective s'opposant au travail de création chez les sujets les plus enclins au développement et à l'expression affectifs, chez J. A. G. et S. G. A. qui, petite fille, était extrêmement émotive et dont l'infirmité entretenait l'émotivité. Chez elle, les états affectifs demeurèrent puissants malgré son infirmité et ses compensations prirent une forme d'amateur. Cependant W. M. J. et S. O. D. devinrent haineux quand ils comprirent sous quelles puissantes contraintes familiales ils avaient été élevés. Il s'ensuivit un travail d'introspection et nous avons noté que M. C. était réfléchie et méditative dès sa

plus tendre enfance. Mais cette introspection ne mène pas toujours à l'introversion ; nous avons observé qu'il y avait chez S. O. D. une objectivité de protection. Si les sujets créateurs ont besoin d'un certain degré d'adversité pour devenir conscients d'eux-mêmes, ces facteurs furent donnés à l'excès ici ; ce fut la compréhension qui manqua de même que l'encouragement.

L'aptitude créatrice se manifesta précocement dans ces cas d'après les signes usuels : 1° possibilités aiguës d'observation, par exemple, chez M. C., H. G. S. et S. O. D. ; 2° mémoire visuelle développée ; 3° attention portée aux détails importants pour un travail de création, notamment aux types capables de servir à la fiction et à la poésie ; 4° manifestations de méditations subconscientes et de fructification d'idées, particulièrement chez H. G. S. ; 5° les poussées d'énergie, les élans et autres phénomènes indiquant des périodes de plus grande productivité. Nous n'avons pas entrepris de faire une analyse exhaustive du travail de création, mais plutôt d'indiquer certains traits de disposition créatrice qu'il ne faudrait pas briser comme fit la mère de H. G. S. en croyant qu'il en résulterait de l'égoïsme. Nous avons cherché à montrer que la mentalité littéraire possède naturellement ses moyens de production et que ceux-ci doivent être respectés. Les parent qui ne les respectent pas s'exposent à la haine et la haine produit des conditions négatives. Nous avons indiqué tout le chemin que doit suivre le développement normal d'un individu si l'on reconnaît convenablement sa capacité littéraire avec le même bon sens qu'on a pu montrer pour reconnaître de grands chanteurs. En l'absence d'une reconnaissance voulue et d'une attitude-convenable, nous avons vu que la vie de création cherche d'autres chemins. Nous avons vu aussi que cette vie de création se manifeste de façons variées ; elle peut ou non entrer en connexion avec l'activité sexuelle qui juggle la capacité littéraire ; elle peut s'associer ou non avec le don d'invention mécanique. Nous avons observé ceci chez deux de nos cas mais de telles connexions ont manqué notablement chez W. M. J. et J. A. G. qui, tous deux, auraient été taxés de tempéraments difficiles, au moins en raison des circonstances de leur vie

familiale. Le besoin de création peut revêtir des formes sociales mais peut être aussi plus subjectif. De toutes façons, il est essentiel pour la nature psycho-physique du sujet. Nous ne saurons jamais à quel point trois de nos sujets auraient pu devenir créateurs car ils avaient peu de chances de manifester leur don. Chez les trois autres, le flot de créativité ne put être endigué d'une façon permanente. H. G. S. manifesta une productivité remarquable après vingt-huit ans. La mentalité seconde s'est montrée compensatrice dans une certaine mesure pour trois de ces cas, mais les compensations arrivèrent longtemps après que la vie familiale eût cessé d'exercer son influence et c'est pourquoi ces questions sortent du cadre de notre thèse. J. A. G. approcha le plus près de la ruine totale.

Dans notre étude du travail de création nous avons admis différentes méthodes. Certains esprits établissent par intuition le plan d'un livre dans son ensemble, comme certains peintres voient, dans son ensemble, un paysage ou un portrait, comme des sculpteurs ont la vision d'une statue complète, comme des compositeurs entendent une composition entière ; par contre d'autres esprits fonctionnent de telle manière qu'il apparaît d'abord un détail de création, puis d'autres détails, incidents ou d'autres caractères et que l'ensemble se forme graduellement. Dans tous les cas, le créateur a besoin de méditer à certains moments. Une intuition dans tous les cas serait l'expression de la créativité à l'œuvre choisissant son moment si elle en avait la liberté. Une émotion prohibitive exerce des effets très défavorables sur un pareil processus car la plupart des émotions sont particulièrement troublantes pour de tels esprits dans tous les cas et tout particulièrement quand un membre de la famille intervient pour solliciter éventuellement une marque d'affection à un mauvais moment. Un créateur peut s'abstraire par moments d'une façon non émotive et des émotions seraient alors extrêmement troublantes. Quand l'esprit travaille, il a besoin de n'être pas dérangé. Si une mère intervient arbitrairement pour demander un service à son enfant alors que l'enfant est occupé à une création quelconque le résultat ne peut être pour le moins qu'un élément de haine, s'il s'en suit une réponse affective autre que la colère. Les

déceptions dues à l'interruption sont capables d'intensifier la tendance à l'introversion pour peu que le jeune sujet ait déjà commencé à contracter une habitude dans ce sens.

VII. — OBJECTIONS

On peut objecter qu'en basant la psychologie de cette thèse sur une conception biologique de l'hérédité, encore ouverte à la discussion, un doute est jeté sur la psychologie elle-même. dont dépend à son tour l'explication de la capacité littéraire. A ceci nous répondons que l'allusion biologique au sujet apporte un point de vue précis sur des sujets où notre connaissance est loin d'être complète, notamment sur l'origine des facultés humaines. Nos considérations auraient été beaucoup plus vagues si nous avions simplement admis que les individus, par création divine ou par hérédité mentale, diffèrent de types et de capacités. Quels que soient les facteurs additionnels qu'on peut considérer, certaines déterminantes sont évidemment biologiques. Nous n'avons pas nié l'existence d'autres déterminantes et quelle que soit l'origine de ces autres facteurs ils ont à évoluer sur un terrain biologique. Pour toute théorie des origines humaines, les différences de capacité existent. L'étude des influences affectives sur les sujets doués de capacité littéraire nous a convaincu que ces influences fonctionnent selon les modes indiqués au début de cette thèse. Ces influences contraires ont été des faits réels dans les cas passés en revue bien qu'on puisse discuter sur la manière précise dont ces influences agissent. Le point principal de cette thèse est que les conditions affectives du milieu domestique constituent l'influence la plus contraire à laquelle un individu est soumis. Ayant indiqué les faits dans les cas étudiés, nous avons donné une attention spéciale aux résultats, notamment à ce que malgré les obstacles apportés à son développement la capacité est demeurée intacte et dans les cas les plus démonstratifs la capacité se développa et s'exprima quand furent surmontés les conditions affectives et leurs effets consécutifs.

La grosse objection à notre conception du travail de création

sur lequel nous avons tant insisté en ce qui concerne la capacité littéraire, c'est que le littérateur rapportera ses expériences à tout ce qui arrive dans la vie familiale. Ceci revient à dire qu'un littérateur a besoin de rencontrer des difficultés pour comprendre la vie humaine. Nous répondrons en reconnaissant un certain degré de vérité à cette objection mais si grande que puisse être plus tard la compensation, lorsque l'individu considéré a quitté la maison, le fait qu'il trouve des compensations ne saurait justifier les conditions défavorables qui lui furent imposées par la famille et ne saurait excuser les nombreuses années de retard apportées au développement de sa capacité littéraire. Dans les cas que nous avons cités, les expériences contraires ne fournirent de matière à la littérature qu'après une critique prolongée, une étude approfondie de soi-même et un effort soutenu pour se débarrasser des conséquences affectives. H. G. S. ne commença son travail littéraire qu'à vingt-huit ans et il ne put devenir un romancier. S. O. D. atteignit l'âge de trente-cinq ans avant de commencer son œuvre littéraire et C. M. n'avait pas commencé la sienne d'une façon satisfaisante à quarante ans. W. M. J. ne surmonta pas suffisamment les influences domestiques pour adopter le genre de travail littéraire pour lequel il avait des dons innés. Dans deux des autres cas, les obstacles furent encore plus grands. M. C. fut le seul sujet qui réussit à commencer une œuvre littéraire dans sa jeunesse. Il nous faut donc conclure que cette objection est superficielle et que l'important est de considérer quels auraient été les résultats si les influences domestiques avaient été favorables.

D'autre part on peut objecter que le caractère est d'ordre moral, non biologique ; qu'il se développe en rencontrant des circonstances plus ou moins opposées et que l'adaptation aux conditions contraires constitue finalement un bénéfice moral. A ceci nous répondrons que sans doute le caractère est en partie moral et que son développement peut être entretenu par l'adversité. Sans une capacité morale puissante, ni H. G. S., ni S. O. D., par exemple, n'auraient persisté dans leur carrière en dépit de tous les obstacles. Mais la compensation morale qui vient plus tard dans la vie ne justifie pas l'imposition

de conditions contraires à la maison : la vie en général fournit assez de contrariétés. Un sujet doué de capacité littéraire a besoin de trouver les conditions favorables au travail de création : dans les cas cités les conditions étaient sérieusement défavorables au point que le développement même du caractère fut retardé. Aussi, si un littérateur peut profiter plus tard des contrariétés familiales, ce bénéfice moral, de même que les compensations littéraires mentionnées, apparaît plus tard quand l'individu a pu, dans un autre milieu, conclure sur sa vie familiale. Du fait que quelqu'un peut tirer un bénéfice moral des conditions adverses de la vie familiale par lesquelles sa capacité littéraire est modifiée, il ne s'ensuit pas qu'un caractère biologique soit différent de ce qu'il était avant cette régénération morale. Dans tous les cas, sauf celui de J. A. G., il y eut en effet des compensations morales, mais l'individu demeura essentiellement le même. Le bénéfice moral tel qu'une compensation intellectuelle, se réalisa par contraste. Nous avons déduit nos principes concernant le travail de création en observant d'abord de quelle manière ce travail est arrêté et en considérant ensuite ce qu'auraient été les circonstances appropriées si les parents avaient employé leur intelligence où celle-ci était particulièrement nécessaire. Quand une mère décide qu'un de ses fils en particulier ne remplira pas une carrière, ne se mariera pas, mais se préparera un genre de vie pour la soutenir si elle devient veuve, on ne peut pas dire qu'elle développe d'aucune manière ni son évolution morale, ni sa capacité littéraire. De même quand un père décide de la carrière de sa fille il ne porte pas d'attention aux signes de travail créateur chez la personne qu'il a choisie pour devenir sténographe. Si un littérateur finit par trouver à la fin un profit moral, au fait d'avoir été trop gâté, comme M. C., les bénéfices littéraires ne viendront que quand la puissance créatrice aura gagné une bonne part de liberté et quand seront comprises les influences domestiques. C'est seulement par la destruction des images négatives associées aux mécanismes négatifs que nous avons étudiés que la réaction de l'individu peut lui permettre de prendre un peu d'intérêt à la compensation morale, témoins S. O. D. et H. G. S. Si le bénéfice moral

peut, avec le temps donner matière à la littérature, il pourrait être atteint par d'autres voies.

On pourrait encore nous objecter que nous avons choisi des cas spéciaux pour montrer les effets nuisibles des influences familiales sur la capacité littéraire pour le désavantage de la vie familiale en général. Mais l'étude de la vie familiale, comme on la fait aujourd'hui, tend à soutenir nos conclusions, notamment en ce qui concerne la relation entre les aptitudes spéciales et la famille. Les recherches minutieuses de Terman montrent que les grands hommes se sont généralement manifestés dans leur enfance par un haut Q. I. ; qu'à un âge précoce ces enfants montrent des qualités de ténacité, d'intérêt et de confiance en soi et les jeunes génies « apparaissant généralement dans des familles supérieures, se montrent révélant dans leur enfance une intelligence supérieure, des talents supérieurs, et des traits de caractère supérieurs » (1). Les recherches de Thom montrent que le facteur le plus important dans l'entourage de l'enfant est constitué par les gens et que les gens les plus importants sont les parents. « Le côté le plus important du problème de l'éducation consiste à aider les parents à résoudre leurs propres difficultés affectives avant de tenter la direction de leurs enfants » (2). Regensburg trouve que quand des enfants brillants grandissent, le grand problème concerne les inhibitions affectives qu'ils peuvent présenter et c'est quelquefois un problème très grave (3). Dans le cas d'enfants supérieurs à la normale, ceux dont le Q. I. dépasse 110, la difficulté la plus typique, lorsque l'enfant atteint l'âge scolaire, se trouve dans les mécanismes de compensation de défense auxquels l'enfant a recours, difficulté qui relève la plupart du temps d'influences familiales défectueuses. L'entrée à l'école primaire représente la première rupture avec la protection familiale et le commencement des difficultés. Longtemps encore, dans certains cas, l'enfant désire conserver

(1) I. Terman, *Mental and Physical Traits of One Thousand Gifted Children*, 1925 ; vol. II, by C. M. Cos, *Mental traits of Three Hundred Geniuses*, 1926.

(2) D. A. Thom, *The Mental Health of the Child*, 1928, p. 27.

(3) J. Regensburg, « Emotional Handicaps to Intellectual Achievement in Supernormal Children » in *Mental Hygiene*, 1926, X, pp. 480, 494.

cette protection ; cependant la situation domestique peut être désagréable et les parents peuvent avoir insisté à tort sur certaines carrières pour leurs enfants : il peut en résulter une attitude négative de l'enfant à l'égard du travail scolaire. Les ambitions des parents forment en effet l'un des plus graves problèmes pédagogiques. Lawrey conclut que le comportement exprime l'équation : « individu + situation = réaction » (1). Il est donc nécessaire d'étudier l'individu dans son milieu, les facteurs principaux étant les attitudes des parents et les satisfactions obtenues par l'enfant. Ainsi si un enfant tombe en présence de sa mère, il poussera les hauts cris et réussira à se faire dorloter ; mais si le père est présent, l'enfant pourra ne pas crier et continuer à jouer en souriant pour obtenir l'approbation de ce dernier. L'attitude des parents, quand ce comportement apparaît pour la première fois, est d'une grande importance. « La famille devient une série de personnalités intéressantes dont toutes ont leur influence sur le développement et le comportement de l'enfant... La suppression de l'un de ces éléments affectifs pour l'enfant peut entraîner des désordres importants » (2). Selon K. D. Fisher, les deux fondements sur lesquels la vie affective repose, si elle est saine, sont la sécurité et la satisfaction. Pour cela, l'affection domestique et parentale doit apparaître comme stable. L'habitude et la routine exercent une influence de fixité dans ce sens. Les trois émotions qui jouent le rôle principal sont : la crainte, la colère, l'affection. En outre, la franchise des parents envers leurs enfants est très importante. Ainsi Miss Blanchard, notant que l'enfant soumis à la peur devient un individu timide, capable d'acquérir un complexe d'infériorité, observe que l'enfant sera ou trop docile ou trop agressif ou peut-être définitivement morbide (3). Mais l'enfant, dont les premières expériences ont été surtout empreintes d'affection, sera très différent ; il aura

(1) L. G. Lawrey, « Environment Factors in the Behavior of Children » in *American Journal of Psychiatry*, 1926-27, VI, pp. 227-242.

(2) « The Emotional Life of the Child », in *Progressive Education*, III, pp. 346, 350, 1926.

(3) Phyllis Blanchard, « The Family Situation and Personality », in *Mental Hygiene*, II, pp. 15, 22, 1927.

une attitude confiante envers la société, de l'entrain. L'enfant qui a été traité de telle manière qu'on a provoqué des accès de fureur deviendra soupçonneux, morose, défiant ou révolté. D'autre part, il est évident que dans un développement normal toutes les expériences affectives de l'enfant l'enrichiront dans certaines limites ; toutes sont nécessaires mais aucune ne doit être excessive. Les recherches de Miss Blanchard l'amènent à la conviction, qu'à peu d'exceptions près, l'état intellectuel de l'enfant est fixé à la naissance et ne peut être changé.

Van Waters pense qu'il est rare de trouver un antagonisme réel envers les parents, qu'il est rare que l'enfant conserve un ressentiment, un léger degré d'opposition étant normal (1). Le problème le plus grave est celui de la famille et se présente souvent pour des enfants qui paraissent se trouver dans une situation confortable. S'il se prolonge, l'antagonisme trouble profondément la personnalité de l'enfant. L'antagonisme peut se développer pour une part comme un sentiment d'irritation, pour être interrompu dans la rêverie. L'enfant peut protester par de légères oppositions dans sa conduite. C'est surtout dans les foyers désunis que l'antagonisme apparaît. L'esprit compliqué de la mère y prédispose et l'influence extérieure est une autre source de dangers. La mère, dont les décisions au sujet de l'enfant sont dictées par une autre personne de la famille, se fait détester, les divergences religieuses entre les parents seront désastreuses si elles deviennent le thème central de la vie familiale. « De toutes les conditions capables de favoriser le développement de l'antagonisme les humiliations infligées se placent au premier rang. Les sarcasmes, les petites négligences, l'accueil froid et incompréhensif réservé à la chaleur affective, les réprimandes faites sans tact » — tous ces éléments prédisposent à des états d'esprit et à des tendances psychologiques.

B. Gluck, discutant l'influence du groupe familial, en arrive à cette conclusion qu'une grande influence revient à ce qu'il appelle « l'atmosphère » de la maison, les forces subtiles et

(1) M. Van Waters, « I would rather die than go home », in the *Survey* 57, pp. 565, 569, 1927.

impalpables résultant des êtres humains qui la composent (1). Cette atmosphère dépend des dispositions des parents. Par exemple, la mère qui a adopté une résistance profonde à sa destination biologique, troublera gravement le développement de ses enfants ; le père qui préfère prendre un rôle maternel cesse de contribuer au développement normal. Chaque génération reflète les qualités et les aberrations qui se trouvent dans les relations de parents à enfants. La rigidité de conscience est aussi un facteur à considérer. D'autre part l'idée des parents que l'enfant est comme un petit animal a son influence : l'éducation, les récompenses et les punitions en dépendent. Si l'enfant est comparé à un sauvage qu'il convient de civiliser, les prohibitions doivent s'accorder avec cette attitude. Mais s'il est regardé comme un petit adulte, l'attitude change encore une fois. On considère souvent l'obéissance comme une fin en soi et l'on agit selon cette conception. Le parent dont la sexualité est normale est en même temps le plus capable de résoudre les problèmes de l'enfant. Miss Neumann exprime l'idée que les situations domestiques réellement instables sont celles qui empêchent l'enfant de se faire un sentiment d'adaptation, celles qui lui laissent la notion d'une différence avec la situation normale et entraînent une lutte excessive pour conserver intacte la personnalité (2). Preston observe que les parents ont tendance à conserver leurs enfants dans les commodités infantiles et à les détourner de l'indépendance d'une direction adulte (3).

Les parents qui modifient l'attitude de l'enfant dans le sens du point de vue adulte, soit trop précocement ou sévèrement, ou qui apportent là un retard dangereux, troublent gravement l'enfant. Les parents qui ne sont pas arrivés, pour leur part, à une propre évaluation d'eux-mêmes, influenceront dans le même sens. F. E. Williams observe que tandis que les parents trouvent généralement un débouché affectif dans leur foyer, quelques-

(1) « The Significance of Parental Attitudes for the Destiny of the individual », in *Mental Hygiene*, VII, 1928, pp. 722-741.

(2) Fredrika Neumann, « The Effects on the Child of an Unstable Home situation », in *Mental Hygiene*, XII, 1928, pp. 742, 750.

(3) G. H. Preston, « Mental-hygiene Factors in Parenthood and Parental Relationships », in *Mental Hygiene*, XII, 1928, pp. 751-760.

uns restent mal développés affectivement, le mariage leur apportant de nouvelles difficultés et les conséquences apparaissant plus spécialement chez la femme (1). Ainsi la maison peut être le lieu d'un conflit qui est pleinement reconnu ou nié énergiquement. « Deux adultes affamés, déçus et envisageant la défaite affective, se jettent sur l'arrivée de l'enfant en un effort désespéré pour se sauver eux-mêmes... Les parents qui ne sont pas arrivés à une maturité affective troublent par leurs réactions puériles leurs enfants et les empêchent par là d'atteindre eux-mêmes une saine maturité affective. » Miss Van Waters trouve aussi que les parents façonnent la personnalité de l'enfant au moyen de l'affectivité et de son expression (2). Ici apparaît l'effet des problèmes non résolus, des soucis, jalousies, rancunes, dépressions, désirs refoulés. Haggerty insiste sur l'occupation des pères (3). Van Waters discute avec soin le facteur malheureux qu'elle appelle la méchanceté des parents (4). Ces remarques sont trop étendues pour être résumées ici. L'étude des parents par rapport aux délits et aux crimes apporterait encore plus de preuves si nous avions à insister sur ce point. Les tendances antisociales des malhonnêtetés professionnelles peuvent être rapportées aux influences qui s'exercent sur l'enfant (5).

Quelquefois des crimes horribles sont exécutés sur des imaginations infantiles quand de mauvais rapports se sont établis entre l'enfant et la famille (6). Les preuves les plus importantes sont fournies ici par ceux qui ont étudié les dégénérés sexuels (7). Ces recherches révèlent la même relation générale

(1) « What are Parents for ? » in the *Survey*, 57, 1926, pp. 307-309.

(2) « Parents in a Changing World », in the *Survey*, 57, 1926, pp. 135, 140.

(3) M. E. Haggerty and H. B. Nash, « Mental Capacity of Children and Parental Occupation », in the *Journal of Educational Psychology*, 15, 1924, pp. 559, 572.

(4) M. Van Waters, « Nineteen Ways of Being a Bad Parent », in the *Survey*, 57, 1927, pp. 433-439.

(5) W. Healy, « The Mental Factors in Crime », in *Mental Hygiene*, XIII, 1928, pp. 761-767.

(6) M. Klein, « Criminal Tendencies in Normal Children », in the *British Journal of Psychology*, Med. section 7 ; pp. 177-192.

(7) Cf. M. Seagrave, « Causes Underlying Sex Delinquency in Young Girls », in the *Journal of Social Hygiene*, XII, 1928, pp. 523-529.

entre les attitudes mentales, les conflits et autres difficultés des parents et les effets de l'atmosphère domestique sur l'enfant.

Nous pouvons résumer les recherches détaillées que nous avons brièvement indiquées en observant encore une fois avec L. B. Homan que l'enfant apprend avec une étonnante rapidité et que beaucoup dépend de la constance des parents dans leur manière de traiter l'enfant ; d'autre part, les réactions de l'enfant deviennent rapidement conditionnelles de sorte que le stimulus primitif n'est plus nécessaire (1). Pourtant il ne faut pas oublier la tendance générale de l'organisme à éviter la souffrance et à atteindre le plaisir. La vie à son début s'établissant sur ces réactions élémentaires, le développement du langage apporte des facteurs de complication ; de nouvelles tendances se montrent et si une série de mauvaises habitudes s'établit sur les éléments primaires, il est difficile de leur trouver un nouveau développement. Naturellement, les parents accordent toute leur attention au développement intellectuel de l'enfant et se soucient assez peu de son comportement affectif. Même en se servant de leurs jouets, les enfants font ce qui doit recevoir l'approbation de leurs parents. L'attachement affectif aux parents peut entraîner l'impossibilité de jouer avec d'autres enfants, d'où une exagération de l'imagination et certains traits indésirables.

Nous avons ainsi le problème de l'enfant délaissé, de l'enfant trop craintif, de celui dont les fantaisies restent sans contrôle, de celui dont la vie est beaucoup trop protégée. Les cas de capacité littéraire discutés dans cette thèse donnent des exemples marqués de la situation générale au sein de la vie domestique que ces auteurs ont étudiée en détail sans s'occuper spécialement de la capacité littéraire sur laquelle nous nous sommes étendus. Nous comprenons que les particularités qui ont conduit dans certaines conditions au délit et au crime et dans d'autres conditions à une vie moyennement réussie ou normale, existent chez d'autres individus ; cependant les capacités sont plus grandes, l'intelligence est plus élevée et les

(1) « The formation of Life Patterns », in *Mental Hygiene*, XI, 1927, pp. 23-37.

relations entre parents et enfants diffèrent en raison d'une activité intellectuelle exceptionnelle, lorsqu'il y a une tendance dans la direction littéraire. L'idéal de vie diffère selon les foyers et selon les enfants, mais ils jouent leur rôle dans tous les cas et ils sont particulièrement puissants dans un sens négatif lorsque les influences restrictives de la maison empêchent l'enfant de se réaliser lui-même.

Selon M. Seabury, le rapport entre les circonstances défavorables de la maison et les conditions capables de provoquer une névrose ou quelque autre trouble s'est montré tout à fait étroit (1). Au lieu de limiter son étude à des idées générales, il a examiné spécialement un grand nombre de cas particuliers dont quelques-uns sont des personnes douées de capacité littéraire, d'autres de capacité artistique, ou d'autres encore. La même relation générale entre les trois mécanismes négatifs et les conditions défavorables qui en résultent apparaît dans ces cas tandis que les trois mécanismes positifs sont en relations étroites avec les circonstances et les résultats favorables. La question de la capacité intellectuelle apparaît d'une manière typique dans cette relation générale. Nous ne voulons pas conclure que l'enfant doit être abandonné à lui-même, mais qu'il convient de reconnaître, dès le début, les facteurs qui sont favorables au développement de la capacité à chaque étape de la croissance, de la première à la seconde enfance, de la seconde enfance à l'adolescence, et ainsi jusqu'à la maturité. M. Seabury défend le droit de l'enfant de grandir dans la vie selon son tempérament. Il insiste surtout sur les circonstances négatives et leurs résultats parce que ceux-ci sont en honneur dans l'ancien ordre des choses domestiques dont nous commençons à sortir.

Dans les cas que nous avons étudiés, les résultats furent négatifs en grande partie en ce qui concerne la vie familiale. Bien que quelques-uns aient entrepris une carrière littéraire après beaucoup de retards et après avoir conquis leur liberté en se libérant des influences domestiques. Le cas de J. A. G. nous a donné l'exemple extrême des circonstances négatives abou-

(1) D. Seabury, *Unmasking Our Minds*, 1924 ; *Growing Into Life*, 1928.

tissant à une vie douloureusement consciente d'elle-même et névrosée avec sa fin tragique : ses aptitudes exceptionnelles ne trouvèrent aucune expression dans le sens littéraire à part des notes biographiques. H. G. S. commença une carrière littéraire extrêmement productrice après avoir quitté la maison et s'être libéré de ses influences contraires, bien qu'il n'ait jamais surmonté ces influences suffisamment pour devenir romancier. Les autres cas se situent entre ces deux extrêmes. Il n'est pas difficile de voir dans chacun de ces cas les possibilités qu'auraient produites des conditions favorables si l'on avait mis de l'intelligence à discerner les aptitudes de l'enfant sans parler d'une compréhension éventuelle de sa capacité ou de son génie littéraire. L'idéal serait une clairvoyance comme celle dont fit preuve le père de Pascal qui, comprenant que son fils pourrait présenter une tendance nettement mathématique, résolut de le tenir à l'écart de toute préoccupation mathématique jusqu'à ce que le moment fût venu de lui donner toutes les possibilités pour le développement de son génie et cela en rapport harmonieux avec ses autres aptitudes (1). On aimerait voir une liberté de développement comme celle qui fut laissée à Leibniz pour développer son génie comme il l'entendait dans la bibliothèque de son père, pour être aussi précocce qu'il le souhaitait : son développement supérieur donna la justification de ces circonstances favorables (2).

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

(1) *Vie de Blaise Pascal*, par M^{me} Perier (Gilberte Pascal), in *Pensées de Pascal*, nouvelle édition, Garnier Frères.

(2) Cf. par exemple, R. Latta's *Summary of Leibniz's life in Leibniz: The Monadology and other Philosophical Writings*, 1898.

BIBLIOGRAPHIE

A) Bibliographie spéciale

I. VOLUMES CITÉS

- R. S. WOODWORTH. — *Psychology*, 1921.
D. SEABURY. — *Growing Into Life*, 1928.
W. JAMES. — *Principles of Psychology*, 1890.
F. N. FREEMAN. — *Mental Tests*, 1926.
HAMBLIN SMITH. — *Psychology of the Criminal*, 1923.
W. MC DOUGALL. — *Outline of Psychology*, 1923.
H. HOLLINGWORTH. — *Psychology*, 1928.
C. E. SEASHORE. — *Introduction to Psychology*, 1924.
W. B. PILLSBURY. — *Essentials of Psychology*, 1923.
A. BAIN. — *The Study of Character*, 1861.
H. A. CARR. — *Psychology*, 1925.
J. F. DASHIELL. — *Fundamentals of Objective Psychology*, 1928.
H. C. WARREN. — *Elements of Human Psychology*, 1922.
C. F. STOUT. — *Analytic Psychology*, 1896.
BALDWIN'S. — *Dictionary of Philosophy*.
M. K. THOMPSON. — *The Springs of Human Action*, 1927.
MERCIER. — *Psychology-Normal and Morbid*, 1901.
A. ADLER. — *Understanding Human Nature* — Eng. Translation, 1927.
F. H. ALLPORT. — *Social Psychology*, 1924.
E. JORDON. — *Forms of Individualité*, 1927.
MERCIER. — *Conduct and Its Disorders*, 1911.
MARY AUSTIN. — *Everyman's Genius*, 1925.
I. Terman. — *Mental and Physical Traits of One Thousand Gifted Children*, 1925. — Vol. II — C. M. Cox — *Mental Traits of Three Hundred Geniuses*, 1926.
D. A. THOM. — *The Mental Health of the Child*, 1928.
Mme PERIER (Gilbert Pascal). — *Vie de Blaise Pascal*.

II. ARTICLES CITÉS

- J. B. WATSON. — *Ped. Seminary* — June, 1925, p. 294.
J. REGENSBURG. — *Emotional Handicaps to Intellectual Achievement in Supernormal Children. Mental Hygiene*, X, pp. 480-494, 1926.

- L. G. LAWREY. — Environmental Factors in the Behavior of Children. *American Journal of Psychiatry*, 1926-27, VI, pp. 227-242.
- K. D. FISCHER. — Emotional Life of the Child. *Progressive Education*, III, pp. 346-350, 1926.
- PHYLLIS BLANCHARD. — The Family Situation and Personality. *Mental Hygiene*, II, pp. 15-22, 1927.
- M. VAN WATERS. — « I would rather die than go home ». *Survey*, 57, pp. 565-569, 1927.
- B. GLUECK. — The Significance of Parental Attitudes for the Destiny of the individual. *Mental Hygiene*, XIV, pp., 722-741, 1928.
- FREDRIKA NEUMANN. — « The Effects on the Child of an Unstable Home Situation ».
- G. H. PRESTON. — Mental Hygiene Factors in Parenthood and Parental Relationships. *Mental Hygiene*, XII, pp. 751-760, 1928.
- F. E. WILLIAMS. — What Are Parents For ? *Survey*, 57, pp. 307-309, 1926.
- M. VAN WATERS. — Parents in a Changing World. *Survey*, 57, pp. 135-140, 1926.
- M. E. HAGGERTY et H. B. NASH. — Mental Capacity of Children and Parental Occupation. *Journal of Educational Psychology*, 15, pp. 559-572, 1924.
- W. HEALY. — The Mental Factors in Crime. *Mental Hygiene*, XII, pp. 761-767, 1928.
- M. VAN WATERS. — « Nineteen Ways of Being a Bad Parent ». *Survey*, 57, pp. 433-439, 1927.
- M. KLEIN. — « Criminal Tendencies in Normal Children ». *British Journal of Psychology*, Med. Section 7, pp. 177-192, 1927.
- M. SEAGRAVE. — « Causes Underlying Sex Delinquency in Young Girls ». *Journal of Social Hygiene*, XII, pp. 523-529, 1926.
- L. B. HOMAN. — « The Formation of Life Patterns ». *Mental Hygiene*, XI, pp. 23-27, 1927.
- D. SEABURY. — Unmasking Our Minds, 1924.

B) Bibliographie générale

I. VOLUMES

- CANNON. — *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear and Rags*, 1918.
- J. B. WATSON. — *Ways of Behaviorism*, 1919.
- CLAPARÈDE. — *Psychologie de l'Enfant*, 1926.
- A. S. NEILL. — *The Problem Child*, 1927.
- BOVET. — *Le Sentiment Religieux et la Psychologie de l'Enfant*, 1918.
- EDMAN. — *Human Traits*, 1920.
- GORDON. — *The Neurotic Personality*, 1927.

- PIAGET. — *Language and Thought of the Child*, 1926.
 PIAGET. — *Reasoning and Judgment of Child*, 1924.
 TANSLEY. — *The New Psychology*, 1920.
 Mary B. SAYLES and H. W. NUDD. — *The Problem Child in School*, 1927.
 GALTON. — *Inquiries in the Human Faculty*, 1908.
 CRILE. — *The Origin and Nature of the Emotions*, 1915.
 W. T. J. GUN. — *Studies in Hereditary Ability*, 1928.
 L. L. BERNARD. — *Instinct*, 1924.
 CONKLIN. — *Heredity and Environment*, 1920.
 KRETSCHMER. — *Physique and Character*, 1925.
 PRESSEY. — *Mental Measurement and Deficiency*, 1927.
 The New Republic, Inc. — *Concerning Parents, A Symposium*, 1926.
 KLEIN and PERRIN. — *Psychology*, 1926.
 W. WHITE. — *The Principles of Mental Hygiene*, 1926.
 H. WALLON. — *Psychologie Pathologique*, 1926.
 L. LÉVY-BRUHL. — *L'Âme Primitive*, 1927.
 JANET. — *Major Symptoms of Hysteria*, 1924.
 HOAG and WILLIAMS. — *Crime, Abnormal Minds and the Law*, 1925.
 BERMAN. — *The Glands that Determine Personality*, 1925.
 BAUDOIN. — *Suggestion and Auto-Suggestion*.
 GODDARD. — *Feeble-Mindedness, Causes and Consequences*.
 BARR. — *Mental Defectives*.
 BINET and SIMON. — *The Intelligence of the Feeble-minded*, 1922.
 FREUD. — *Introduction to Psycho-Analysis*, 1914.
 FREUD. — *Psychopathology of Everyday Life*, 1920.
 A. ADLER. — *Practice and Theory of Individual Psychology*, 1924.
 TREDGOLD. — *Mental Deficiency*, 1922.
 THORNDIKE. — *Measurement of intelligence*, 1926.
 BEERS. — *A Mind That Found Itself*, 1927.
 L. HOLLINGWORTH. — *Psychology of Subnormal Children*, 1926.
 WOODROW. — *Brightness and Dullness in Children*, 1919.
 L. HOLLINGWORTH. — *Special Talents and Defects. — Their Significance for Education*, 1923.
 J. ROBINSON. — *The Mind in the Making*, 1921.
 W. STEKEL. — *Briefe an Eine Mutter*, 1927.
 G. BETTS. — *The Mind and Its Education*, 1916.
 W. STERN. — *Psychology of Early Childhood*, 1924.
 WOOLEY. — *An Experimental Study of Children*, 1926.
 WHITE. — *The Mental Hygiene of Childhood*, 1920.
 CONN. — *Social Heredity and Social Evolution*, 1915.
 H. HOLLINGWORTH. — *Psychology of Functional Neuroses*, 1920.
 L. HOLLINGWORTH. — *Gifted Children. — Their Nature and Nurture*, 1926.
 H. HOLLINGWORTH. — *Judging Human Character*, 1907.

- C. K. OGDEN. — *The Meaning of Psychology*, 1926.
International Univ. Series and Psychology. — *Psychologies of 1925*.
A. A. ROLACK. — *Psychology of Character*, 1927.
BOVET. — *The Fighting Instinct*, 1923.
WHITE. — *Outline of Psychiatry*, 1926.
BEGBIE. — *Twice Born Men*, 1909.
HENRY. — *Essentials of Psychiatry*, 1925.
HINKLE. — *Re-Creating the individual*, 1923.
GORDON. — *The Neurotic Personality*, 1927.
BLEULER. — *Textbook of Psychiatry*, 1924.
ROSANOFF. — *Manual of Psychiatry*, 1927.
MC DOUGALL. — *Abnormal Psychology*, 1926.
J. B. WATSON. — *The ways of Behaviorism*, 1928.
J. B. WATSON. — *Psychological Cars of the Infant and Child*, 1928.
WEIL and GUTMAN. — *Internal Secretions*, 1924.
H. WALLON. — *L'Enfant turbulent*, 1925.
HOLLINGWORTH. — *Psychology of Thought*, 1926.

Bibliographie générale

II. ARTICLES

- OTIS, M. 1924. A study of suggestibility of children. *Arch. of Psych.*, n° 70, 109 p.
BURGESS, E. W. 1926. The family as a unity of interacting personalities. *The family*, 1926, 6, 3-9.
HARGREAVES, H. L. 1927. The "Faculty" of imagination. *Brit. J. of Psych. Monog.*, Suppl. 1927, 3, n° 10, 74 p.
BURLEIGH, E. N. 1928. What is environment? *The Family*, 1928, 8, 317-318.
YOUNG, K. 1927. Parent-child relationship : projection of ambition. *The Family*, 1927, 8, 67-73.
JOCHER, K. 1928. Methods of research in studying the family. *The Family*, 1928, 9, 80-85.
CLOW, L. 1928. Mother's families. *The Family*, 1928, 9, 11-14.
BROWN, L. G. 1928. The development of diverse patterns of behavior among children of the same family. *The Family*, 1928, 9, 35-39.
GOODENOUGH, F. L. and Leahy, A. M. The effect of certain family relationships upon the development of personality. *Ped. Sem.*, 1927, 34, 45-71.
FOSTER, SYBIL, 1927. A study of the personality make-up and social setting of 50 jealous children. *Ment. Hygiene*, 1927, II, 53-77. (Habit Clinic, Women's Municipal League, Boston, Mass.)

- SPEARMAN, C. 1927. The abilities of man. N. Y. Mac Millan, 415-111 p.
- S. L. PRESSEY and RUTH RALSTON. The relation of the general intelligence of school children to the occupations of their father. *Jl. Applied Psycho*, 1919, 9, 366-373 (Ind. U.).
- WILE, Ira S., 1927. Behavior difficulties of children. *Ment. Hygiene*, 1927, ii, 38-52.
- BLANCHARD, PHYLLIS, 1928. Reading disabilities in relation to maladjustment. *Mental Hygiene*, 1928, 12, 772-788.
- YOUNG, J. B. 1927. How emotional trait; predispose to college failure. *Journal of Educational Psych.*, 1927, 18, 631-636.
- FARROW, E. PICKWORTH. Castration threats against children, *Journal of Nerv. and Ment. Dis.*, 1927, 65, 21-29.
- GODDARD, HENRY-HUBERT, 1912. The Kallikab family; a study in the Heredity of feeble-mindedness. N. Y. Mac Millan, 1921. 121 p.
- TEAGARDEN, Florence M. Change of environment and the I. Q. *Jour. of hpied Psych.*, 1927, II, 289-296.
- BURT. CYRIL, 1923. The causal factors of juvenils crime. *Brit. Jour. of Psych. Med.*, Sect. 1923, 3, 1-33.
- GLUECK, BERNARD, 1928. The significance of parental attitudes for the destiny of the individual. *Ment. Hygiene*, 1928, 12, 722-741.
- BLANCHARD, PHYLLIS, 1927. The Family situation and personality development. *Ment. Hygiene*, 1927, 11, 15-22. (*Child Guidance Demonstration Clinic*, n° 1. Phila., Pa.)
- VAN WATERS, M., 1927. "I would rather die than go home". *Survey*, 1927, 57, 565-569.
- REGENSBURG, JEANETTE. Emotional handicaps to intellectual achievement in supernormal children. *Ment. Hygiene*, 1926, 10, 480-494. (*Bureau of children's Guidance*, N. Y. C.)
- NEUMANN, FREDERIKA, 1928. The effects on the child of an unstable home situation. *Ment. Hygiene*, 1928, 12, 742-750.

TABLE DES MATIÈRES

I^{re} PARTIE : CONSIDÉRATIONS SUR L'INFLUENCE DU MILIEU FAMILIAL.

I. Introduction.....	9
II. Considérations préliminaires	10
III. Plan d'exposition	14
IV. Intelligence et tests mentaux.....	19
V. La capacité littéraire	26
VI. La personnalité	33
VII. Psychologie spéciale	37

II^e PARTIE : OBSERVATIONS.

I. Cas de J. A. G.....	43
II. Cas de C. M.	47
III. Cas de W. M. J.....	51
IV. Cas de H. G. S.	54
V. Cas de S. G. A.....	55
VI. Cas de S. O. D.....	58
VII. Cas de M. C.	62

• III^e PARTIE : CONSIDÉRATIONS SUR LE TRAVAIL DE CRÉATION ET D'INVENTION.

I. Examen général	71
II. Individualité	74
III. Invention	76
IV. Originalité	77
V. Imagination.....	80
VI. Travail de création	81
VII. Objections	97

IV. BIBLIOGRAPHIE.

A) *Bibliographie spéciale.*

I. Volumes cités	109
II. Articles cités.....	109

B) *Bibliographie générale.*

I. Volumes	110
II. Articles.....	112

